

VOLTAIRE ET LA GENÈSE DU *TEMPLE DE LA GLOIRE*
OU LES RUSES D'UN COURTISAN POLÉMISTE

Gilles Plante

Chercheur indépendant, Paris

S'il daigne écrire contre Machiavel, ce sera
Apollon écrasant le serpent Python. (D 2020)

Soucieux d'être bien en cour pour mieux briguer un fauteuil à l'Académie française après deux cuisants désaveux en 1743, Voltaire ne pouvait que se féliciter de la promotion récente de trois de ses anciens condisciples de collège, devenus entre-temps de fidèles protecteurs : le duc de Richelieu, au rang de premier gentilhomme de la Chambre et ordonnateur des spectacles royaux, le marquis d'Argenson comme ministre des Affaires étrangères et le comte d'Argenson, au portefeuille de la Guerre. Toutefois, l'hostilité du Parlement planait toujours, et Maurepas s'était plu à en agiter la menace autant pour expédier le retrait de *Mahomet*¹ que pour faire miroiter peut-être à l'écrivain un éventuel retour en grâce s'il acceptait de sonder discrètement les visées de Frédéric II. Voltaire semble alors se ranger : s'il renie d'abord les *Lettres philosophiques*, s'isole dans les fonds d'archives pour étayer ses recherches historiques et prête sa plume à des dépêches diplomatiques, il flatte aussi les dévots et ne craint pas d'en appeler au pape lui-même pour protester de sa moralité et de sa bonne foi².

Sur le plan littéraire, rien n'illustre mieux pareille volte-face que *La Princesse de Navarre* qu'il ébauche avec Rameau, au printemps 1744, pour fêter le premier mariage du dauphin, en février 1745. Pour un esprit aussi libre que

- 1 Maurepas à Marville, 13 août 1742 (D 2637), dans *Correspondence and related documents* [désormais D], éd. Th. Besterman, *Les Œuvres complètes de Voltaire* [désormais OCV], t. 85-135, Oxford, Voltaire Foundation, 1968-1977.
- 2 Voltaire à Boyer, [février 1743] (D 2723) ; Voltaire à La Tour, [vers le 1^{er} avril 1746] (D 3348) ; Voltaire à Benoît XIV, 17 août [1745] (D 3193).

le sien, c'est, à cinquante ans, son premier « ouvrage de commande³ ». Peu habitué à suivre un parcours obligé, surtout s'il faut brocher des fils burlesques sur une trame héroïque, faire avaliser chaque scène par le maître d'œuvre et tenir tête à un musicien ombrageux qui n'aspire qu'à sacrifier la déclamation au profit du chant, il est mortifié de jouer le « bouffon du roi⁴ ». Son « sang poétique⁵ » s'anémie à tel point qu'on le voit mal s'atteler quatre mois plus tard, toujours avec Rameau, au spectacle que Richelieu leur commande cette fois pour célébrer la victoire de Fontenoy : ce sera *Le Temple de la Gloire*⁶.

L'écrivain a beau clamer qu'il n'abdiquera plus les « lois de son cœur et de son génie⁷ », comment expliquer qu'il s'entête – ou se résigne – si volontiers à relever le même défi ? Aspire-t-il à réussir dans le genre lyrique qui lui tient à cœur⁸ et à faire oublier ainsi le demi-échec de *La Princesse de Navarre* ? Se flatte-t-il de pouvoir compter sur la protection de la marquise de Pompadour qui règne désormais à la cour ? S'émeut-il à l'élan patriotique qu'inspire la guérison du roi et à l'euphorie qu'engendrent les victoires françaises successives ? Se dope-t-il plutôt du succès de son « Poème de Fontenoy » et de sa charge toute récente d'historiographe de France ? Nul doute que tous ces motifs réunis galvanisent son inspiration, mais le temps presse et l'incite à alléger le nouveau spectacle sans en atténuer l'éclat. Adieu donc aux intrigues composites et place à l'artifice plus souple d'une allégorie à épisodes que des « maximes de morale » agrémenteront d'un air de parabole édifiante⁹. Certes, il se rabat sur un lieu commun aussi banal qu'un temple, mais il ambitionne de renouveler le genre lyrique en atténuant les intrigues amoureuses comme il venait de le faire dans *Mérope* (1743) et en misant sur une ambiance moralisante qui s'apparente au théâtre à thèse, le tout sans trop bousculer les habitudes des spectateurs. C'est sans doute le sens qu'il faut accorder aux propos qu'il adresse aux d'Argental : « Je vous envoie une fête que j'ai voulu

3 Voltaire à Podewils, 25 [mars 1745] (D 3088).

4 Voltaire à Cideville, 31 janvier 1745 (D 3073). Voir Voltaire à Mme Denis, 13 août [1744] (D 3015) ; Voltaire aux d'Argental, 18 [janvier 1745] (D 3066) ; Voltaire à Gabriel Cramer, [vers juillet 1767] (D 14278), [vers le 5 avril 1768] (D 14923). Voir aussi le *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de « La Henriade »*, dans *Œuvres complètes*, éd. L. Moland [désormais M], Paris, Garnier, 1877-1885, 52 vol., t. 1, p. 89.

5 Voltaire à Podewils, 10 juillet [1744] (D 2997) ; Mme du Châtelet aux d'Argental, 10 juillet 1744 (D 2998).

6 *Le Temple de la Gloire*, éd. R. Goulbourne, OCV, t. 28A (2006), p. 279-403.

7 Voltaire à Cideville, 31 janvier 1745 (D 3073) ; Voltaire à Hénault, 13-15 juin [1745] (D 3142).

8 Voltaire à d'Argental, 12 mars [1740] (D 2180) ; 24 avril 1744 (D 2963).

9 Fréron y voit un « ballet collégial » (*Lettres de Madame la comtesse de *** sur quelques écrits modernes*, 2 janvier 1746, Genève, Philibert, 1746, p. 254) en référence au *Temple de la Gloire* qui fut joué au collège Louis-le-Grand, en août 1723, et que Voltaire a peut-être vu avant de partir pour la Normandie (Voltaire à Thiriot, [vers le 5 août 1723], D 160).

rendre raisonnable, décente, et à qui j'ai retranché exprès les fadeurs et les sonnettes de l'opéra, qui ne conviennent ni à mon âge, ni à mon goût, ni à mon sujet¹⁰ ». Dès lors, la gestation si laborieuse de *La Princesse de Navarre* paraît bien lointaine et le nouvel opéra-ballet est bouclé en deux mois, dès la mi-août 1745.

D'une intrigue ténue, le livret s'articule autour d'une suite de tableaux fastueux. De sa caverne, l'Envie menace d'abord de détruire le temple de la Gloire où l'on doit couronner le plus grand des hommes, mais Apollon s'élance du ciel et fait enchaîner la rebelle. Aux deux actes suivants, deux rois, Bélus et Bacchus, sont écartés tour à tour du temple, l'un pour sa cruauté, l'autre pour sa mollesse. Entre deux assauts, Trajan paraît enfin au quatrième acte pour réitérer d'abord sa flamme à la fidèle Plautine, puis revient en vainqueur et déploie toute sa clémence à l'égard des rois vaincus. La Gloire le couronne alors et transforme le sanctuaire en temple du Bonheur. Au dernier acte, on célèbre l'apothéose de Trajan au milieu des réjouissances générales.

La première a lieu à Versailles, le 27 novembre 1745. Autant la musique plaît¹¹, autant le livret rebute. Autant Louis XV félicite Rameau, autant il ignore Voltaire... L'œuvre est néanmoins reprise à la cour le 4 décembre, puis donnée à Paris, au moins quinze fois à l'Opéra, du 7 au 31 décembre 1745, non sans heurts¹². Mme de Graffigny, qui n'a pas vu le ballet, affirme qu'il a été « hué » et en parle comme de l'ouvrage « sec », « pitoyable » et « sans goût » d'un auteur qui s'avoue bien peu « propre au lyrique » et qui « se noie petit à petit pour vouloir tout envahir ». Perspicace, elle pressent que le « bandeau de l'amour-propre n'est pas si opaque qu'il ne laisse voir les grossières absurdités » de l'œuvre et conclut que tout cela n'est que « fagots¹³ » ! Même Devaux tombe des nues : « C'est du misérable. Est-il possible que mon idole s'obstine à vouloir être un goujat lyrique à l'exclusion de tous autres¹⁴ ? ». Circule alors la rumeur du faux pas de Voltaire interjetant son fameux « Trajan est-il

10 Voltaire aux d'Argental, 5 décembre [1745] (D 3266).

11 *Mercur de France*, décembre 1745, p. 152 ; Diderot, *Le Neveu de Rameau*, éd. H. Coulet, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hermann, t. 12, 1989, p. 84.

12 Selon Fréron, le « temple abattu » avait déjà quitté l'affiche à la fin de 1745 (*Lettres de Madame la comtesse de ****, op. cit., 2 janvier 1746, p. 254). Perdue et reconstitués peu fidèlement pour cette période, les registres de l'Opéra font état de représentations les 2, 4 et 6 janvier 1746, mais les *Affiches de Paris* annoncent *Les Fêtes de Polymnie* ces jours-là, sans doute plus tôt que prévu « en attendant *Armide* » (Paris, Boudet, 2 janvier 1746).

13 Mme de Graffigny, *Correspondance*, éd. J. A. Dainard, Oxford, Voltaire Foundation, 1985- [édition en cours ; désormais Dainard], 1^{er} décembre 1745, lettre 926. Voir aussi Dainard 930, 931, 932 et 936 (10, 12, 14 et 24 décembre 1745).

14 Dainard 929, n. 23, 8 décembre 1745.

content ? » sur le passage du roi. Tardive, l'anecdote passait pour apocryphe¹⁵, mais se trouve avérée désormais par Mme de Graffigny, dès janvier 1746¹⁶. Par ailleurs, la correspondance de La Beaumelle fournit une relation légèrement différente, exhumée depuis peu, qui relance le débat. En effet, bien que la plume toulousaine déforme l'actualité de la capitale, le père de l'écrivain décrit ainsi les dernières fredaines de Voltaire, en mars 1746 :

Un trait de familiarité de M. de Voltaire avait déjà indisposé le roi contre lui ; ce poète faisant représenter une tragédie intitulée *Trajan*, s'adressa au roi dans un endroit de la pièce qui renferme les vertus de Trajan et lui dit : *Trajan, cela est-il de ton goût ?*, ce qu'il répéta encore dans d'autres endroits qui faisaient allusion au caractère du roi¹⁷.

Constatation capitale, tout d'abord, Voltaire n'aurait donc pas interpellé directement le roi, mais appuyé un peu lourdement son hommage dans le livret. Nulle part – du moins, dans la version publiée – n'y apparaît pourtant la question incriminée, encore moins sa répétition, à moins que Voltaire n'ait modifié son livret lors des représentations, comme il en avait souvent l'habitude, puis se soit ravisé à l'édition. En revanche, l'idée d'une réplique prise à double sens renverrait peut-être aux propos de Plautine qui, dépitée que la raison d'État la sépare de son époux, clame hardiment : « Devoir, es-tu content ? » (IV, 88).

Pour tout cabaleur, l'imprécation de Plautine offrirait donc une proie inespérée et il s'en faudrait de peu que personne n'ait saisi ce cri éperdu pour le monter sournoisement en épingle. À la rigueur, on pourrait même supposer, si la question a bel et bien été répétée, que le parterre l'ait plutôt scandée comme un *leitmotiv* chaque fois que les vertus de Trajan étaient exaltées. Dans ce cas, ce ne serait pas la première fois qu'une réplique détournée à dessein de son contexte créerait un contresens comique et ruinerait toute la scène.

15 D'abord relatée par le *Journal de Monsieur* (décembre 1778, p. 479-480, et janvier 1779, p. 100-101), l'anecdote fut reprise et souvent enjolivée par Moufle d'Angerville, *Vie privée de Louis XV*, Londres, Lyton, 1781, t. 2, p. 265 ; Condorcet, *Vie de Voltaire* (1789), éd. É. Badinter, Paris, Quai Voltaire, 1994, p. 76 ; La Harpe, *Lycée* (1798), Paris, Garnery, 1823, t. 13, p. 328 ; Palissot, *Le Génie de Voltaire*, Paris, Patris, 1806, p. 181. À l'époque des événements, Marville et le duc de Luynes s'étaient contentés de dire que Louis XV avait ignoré Voltaire : voir *Lettres de M. de Marville, lieutenant-général de police au ministre Maurepas*, éd. A. de Boislisle, Paris, Champion, t. 3, 1905, p. 209 ; Luynes, *Mémoires sur la cour de Louis XV*, éd. L. Dussieux et E. Soulié, Paris, Didot, 1860-1865, t. 7, p. 132.

16 Dainard 944, 8 janvier 1746 : « Voltaire ne sait pas mieux la cour que le dernier automate de province ». Devaux a douté assez tôt de la véracité de la rumeur (Dainard 1097, n. 13, 1^{er} janvier 1747).

17 Angliviel père à La Beaumelle, 2 mars 1746, dans *Correspondance générale de La Beaumelle (1726-1773)*, éd. H. Bost, C. Lauriol et H. Angliviel de La Beaumelle, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, lettre 305.

Ainsi, en 1724, Voltaire avait dû retirer *Hérode et Mariamne* parce qu'un plaisantin avait lancé : « La reine boit », comme à la fête des Rois, lorsque l'héroïne s'était emparée d'une coupe de poison¹⁸. Mais il y a mieux : tout à la fin d'*Adélaïde du Guesclin* (1734), lorsque Vendôme demande : « Es-tu content, Coucy ? », un trublion provoqua l'hilarité générale en ripostant à brûle-pourpoint : « Couci-couci¹⁹ ! ». La question semble d'ailleurs avoir tôt fait fortune sous la plume de Mme de Graffigny pour se rire de Devaux²⁰. On ne saurait donc exclure sans trop de peine que la connotation moqueuse était encore trop vive dans l'esprit des détracteurs de Voltaire, en 1745, pour ne pas attiser leur malice, dès que l'auteur y prêtait de nouveau le flanc par un comble d'imprudenc... ou d'impudence. Faute de preuves plus concluantes, cependant, il faut espérer que d'autres sources viendront bientôt lever les dernières incertitudes.

Au printemps 1746, alors que Voltaire est en pleine campagne académique, une version remaniée de l'opéra, en trois actes, inaugure la nouvelle saison lyrique avec dix spectacles du 19 avril au 10 mai²¹. Les séances sont houleuses et le *Mercur* regrette qu'on fasse chanter à Trajan « un ramage d'oiseau » tout à fait déplacé²². Vauvenargues renchérit : « On n'a jamais été aussi horriblement déchaîné contre vous qu'on l'est depuis quatre mois. [...] L'échec de *La Princesse de Navarre* et du *Temple de la Gloire* [fait] déjà dire que vous n'avez plus de génie²³ ». Pour leur part, les ennemis de Voltaire jubilent :

Il a eu pour [*La Princesse de Navarre*] la place d'historiographe de France. Je ne sais ce qu'on lui donnera pour [*Le Temple de la Gloire*], mais si la récompense croît à proportion de l'impertinence, le Trésor royal ne suffira pas. [...] Si *Le Temple du Goût* [...] était [...] un temple d'impudence, [...] celui-ci n'est qu'un temple de misère²⁴.

18 *Hérode et Mariamne*, éd. M. Freyne, OCV, t. 3C (2004), p. 30.

19 *Adélaïde du Guesclin*, éd. M. Cartright, OCV, t. 10 (1985), p. 29. Voltaire s'en souviendra encore trente ans plus tard, lors de la reprise de la pièce : Voltaire aux d'Argental, 17 septembre 1765 (D 12887).

20 Dainard 99, 3 mars [1739].

21 Lancée six jours avant le premier scrutin, l'œuvre court jusqu'au lendemain du discours de réception. Le 24 avril fut donné un feu d'artifice intitulé *Le Temple d'Apollon* à la Comédie-Italienne, mais rien ne permet d'établir si le spectacle avait le moindre lien avec l'opéra-ballet de Voltaire et de Rameau.

22 *Mercur de France*, mai 1746, p. 146.

23 Vauvenargues à Voltaire, [mai 1746] (D 3400).

24 « Lettre à M. D*** sur *Le Temple de la Gloire* de V*** », dans *Voltriana*, s.l., s.n., 1748, p. 245.

Cinquante ans plus tard, La Harpe martèlera encore : « Dans *Le Temple de la Gloire*, rien, absolument rien, ne rappelle Voltaire : tout est fort au-dessous du médiocre, et aussi mal conçu que mal écrit²⁵ ». Seul Marmontel se montrera favorable : « L'idée en était grande, le sujet bien conçu et dignement exécuté²⁶ », mais ses propos tardifs font plutôt figure de diversion.

De toutes parts, le verdict négatif tombe donc, irrévocable. Avec le recul, pourtant, faudrait-il en déduire que ce second baptême du feu versaillais n'a pas mieux assagi les intentions du poète en amorçant un nouveau pensum ? *Le Temple de la Gloire* aurait-il un sens caché qui « échappe à [l']intelligence », comme l'a soupçonné Fréron²⁷ ?

Seuls une nouvelle exploration du livret et un rappel du contexte qui a prélué à sa rapide gestation pourront peut-être révéler quelques pistes. Déjà le titre lui-même appelle quelques remarques intéressantes, mais c'est bien au-delà du sosie Trajan/Louis XV que les autres personnages devraient peu à peu dévoiler à leur tour la mascarade que Voltaire aurait sciemment orchestrée pour dénigrer ses ennemis ou faire la leçon à quelques contemporains.

TITRE ET ARGUMENT

Par ses diverses connotations, le titre même du *Temple de la Gloire* semble laisser filtrer les premières lueurs polémiques. D'une part, le motif du temple est un poncif que Voltaire a déjà exploité à sept reprises : les temples du Destin et de l'Amour dans *La Henriade*, de Memphis dans *Tanis et Zélide*, de Vénus dans *Samson*, « Le Temple de l'Amitié », *Le Temple du Goût*²⁸ et celui de l'Amour dans *La Princesse de Navarre*.

Dans « Le Temple de l'Amitié », le sanctuaire est pris d'assaut par une horde de candidats présomptueux qui ignorent tout de l'amitié véritable et dont pas un n'en franchira jamais le seuil. Dans *Le Temple du Goût*, Voltaire a beau se flatter de ne censurer personne, la tentation d'étriller quelques détracteurs l'emporte. Trop grossier pour passer inaperçu, le subterfuge ne valorise que mieux tout l'art du persifleur autant par action que par omission : ainsi,

25 La Harpe, *Lycée*, *op. cit.*, t. 13, p. 322-323.

26 Marmontel, *Mémoires*, éd. J. Renwick, Clermont-Ferrand, Bussac, 1972, t. 1, p. 122.

27 Fréron, *Opuscules*, 18 janvier 1746, Amsterdam, Arkstée et Merkus, 1753, t. 2, p. 185. Les *Lettres de Madame la comtesse de **** furent interdites après le 12 janvier 1746 et tout article postérieur ne date donc que de 1753.

28 Dans les premières éditions, un personnage expliquait que « donner la paix au monde, ou fixer la victoire [...] l'avait conduit au temple de la Gloire / Bien plutôt qu'au temple du Goût » (*Le Temple du Goût*, éd. O. R. Taylor, *OCV*, t. 9, 1999, p. 196). L'œuvre confirme le renom de Voltaire comme « templier » (*Voltariana*, *op. cit.*, p. 136, 245 et 262) ; la vignette de la page de titre montre un temple frappé par la foudre.

Rousseau le poète écope d'une rude mercuriale et Crébillon père est carrément escamoté²⁹. Voltaire, dit-on, a « la manie d'élever des temples à tout ce qu'il ne connaît guère » et ferait mieux d'en ériger plutôt « à la prudence, au bon sens, au désintéressement, au courage, etc.³⁰ » ! Reprenant le flambeau, en 1745, et incitant Voltaire à dédier son prochain monument à l'amour-propre³¹, Fréron dénonce aussi l'intention narcissique de l'opéra-ballet qu'il rapproche du *Temple de Mémoire*, présenté à la Foire en 1725. Dans cet opéra-comique, la Folie, lasse d'être fille, emprunte les traits de la Gloire et se fait courtiser par Prône-Vers (alias Thiriote) pour le compte de l'auteur de *La Ligue*³². Dans ces conditions, le tout nouveau « temple de la gloire » qui surgit en 1745 ne peut que narguer doublement et en toute impunité les adversaires d'un Voltaire triomphant derrière l'imposant spectacle imaginé en l'honneur du roi³³.

D'autre part, l'apothéose de la Gloire en garant du bien-être public résonne aussi des échos des *Discours en vers sur l'homme*³⁴ où Voltaire proclamait le droit au bonheur que chacun peut trouver « au fond de [son] cœur » à condition de se renfermer dans son état³⁵, comme le souligne le chœur des bergers (II, 45-50).

Par ailleurs, le mot d'ordre pour Rameau et Voltaire semblerait être de puiser dans des sources communes et d'exploiter la veine comique qu'avait

- 29 Selon Bouhier, Voltaire et Crébillon étaient « brouillés » parce que le censeur avait biffé toutes les flatteries qui lui étaient prodigués, de crainte d'être accusé de les avoir « mendrées » : 19 mai 1733, lettre 651 ; 27 mai 1733, lettre 655, *Correspondance littéraire du président Bouhier*, n° 12, *Lettres de Matthieu Marais*, éd. H. Duranton, Université de Saint-Étienne, 1986, t. 5, p. 266 et 274.
- 30 *Observations critiques sur le Temple du Goût*, s.l., s.n., 1733, p. 32. D'Auvigny en serait l'auteur.
- 31 Dans l'« Avis au templier », il est question d'un temple de l'Orgueil (*Voltariana*, *op. cit.*, p. 262).
- 32 Fréron, *Lettres de Madame la comtesse de ****, *op. cit.*, 15 décembre 1745, p. 197-198. Selon d'Argenson, c'est de là que Voltaire conçut « son mépris et sa haine contre ce théâtre, dont il a sollicité la suppression comme un séminaire de mauvais goût » (*Notices sur les œuvres de théâtre*, éd. H. Lagrave, SVEC, 42-43 (1966), p. 735).
- 33 Voltaire fera de même dans son discours de réception à l'Académie, comme le note un auteur anonyme qui se plaint de ne pouvoir critiquer les louanges à l'égard du roi, parce que « l'orateur [se] met à couvert derrière le héros » et que la « vénération [...] pour le sujet consacre jusqu'aux défauts de l'ouvrage ». Il signale pourtant avec ironie : « Nous aurions reconnu Trajan sans que vous eussiez pris la peine de nous l'indiquer. Le jour de votre réception, nous avons cherché Pline dans l'Académie, nous le cherchons encore » (Fréron, *Opuscules*, *op. cit.*, 3 juillet 1746, t. 2, p. 373).
- 34 Rédigés en partie dès 1734, puis envoyés au prince de Prusse en 1738, les sept discours venaient d'être regroupés en un seul volume en 1745. À noter la réflexion parallèle de Voltaire et de Mme du Châtelet sur le sujet.
- 35 Une maxime similaire ornait la galerie, à « Cirey-en-Félicité » (Voltaire aux d'Argental, 28 avril 1744, D 2963). Dans « La Journée de Fontenoy » (1745) de Fréron (*Opuscules*, *op. cit.*, t. 1, p. 391), le temple de la Guerre était fermé au profit du temple des Beaux-Arts.

amorcée *La Princesse de Navarre* et qui atteindra au grotesque dans *Platée*, chantée à Versailles, le 25 mars 1745, car il aurait été difficile pour la nouvelle dauphine de ne pas s'identifier à l'histoire de l'héroïne qui était pourtant une grenouille. En outre, le Prologue des *Fêtes de Polymnie*, intitulé « Le Temple de Mémoire », met en vedette des personnages qui se retrouvent en partie au début du *Temple de la Gloire* et qui ne sont peut-être pas sans clefs, s'il faut en croire Mme de Graffigny³⁶. Donnée à l'Opéra en octobre 1745, l'œuvre est aussi de Rameau et ne précède *Le Temple de la Gloire* que d'une quarantaine de jours : manifeste, quoique discret, l'écho laisse sans doute deviner dans quel climat frénétique Voltaire et Rameau ont réussi à boucler leur opéra en si peu de temps.

Dans la pléthore de vers où s'enrouèrent les laudateurs du roi convalescent, Piron, autre rival bien connu de Voltaire, publie en 1744 un « Temple de Mémoire »³⁷, allégorie qui pourrait bien être à clefs, elle aussi, tandis que les accents exaltés d'un poème de Voltaire dédié à Louis XV préfigurent déjà les flatteries du *Temple de la Gloire* :

Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'Orgueil :
 Le vôtre est de l'amour, et la gloire en est pure. [...]

Mars fait des jours brillants, la Paix fait les beaux jours.
 Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle
 Et qui n'a combattu que pour nous et pour elle³⁸.

Mais la palme revient à une ode de Fréron, intitulée « Les conquêtes du roi »³⁹, dont quatre éditions successives et autant de critiques retiennent l'attention⁴⁰ : le *Mercur* en rend compte⁴¹ et Desfontaines en fait un

36 Dainard 909, 10 octobre 1745 : « Le Prologue est à la louange du roi et... Eh ce n'est pas la peine de te le conter. Je t'enverrai les paroles ». Selon Fréron, une « Apologie » de l'œuvre contenait des « personnalités odieuses » (*Lettres de Madame la comtesse de ****, op. cit., 16 octobre 1745, p. 84). Voir aussi Desfontaines, *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, Avignon, Girou, 1745, t. 10, p. 140-142.

37 Sans mentionner l'Académie française, Piron en cite pourtant la devise « À l'immortalité », par exemple (*Œuvres complètes illustrées*, éd. P. Dufay, Paris, Guillot, 1928-1931, t. 8, p. 296-303). Dumay, un ami de Mme de Graffigny, avait composé un conte inédit combinant *Le Temple de Mémoire* de Piron avec *Le Temple du Goût*, *La Princesse de Navarre* et *Le Temple de la Gloire* de Voltaire (Dainard 936, 24 décembre 1745).

38 « Épître LXVII au roi, présentée à Sa Majesté, au camp devant Fribourg », éd. R. A. Nablou, *OCV*, t. 28B (2008), p. 475.

39 Fréron, « Les conquêtes du roi, ode », Paris, Prault, 1744 et variante (*Opuscles*, op. cit., t. 2, p. 349-356).

40 Jean Balcou, *Fréron contre les philosophes*, Genève, Droz, 1975, p. 27.

41 *Mercur de France*, septembre 1744, p. 1966-1972.

pompeux éloge⁴², dont tout Paris se gausse⁴³. Le poème est intéressant, car il porte en germe tout l'argument du *Temple de la Gloire* à plus d'un an d'écart : une entrée en matière où domine l'Envie, suivie des deux rivaux du héros, ici Bellone la guerrière et l'« indolent » Achille (amoureux de Déidamie avant de partir à la guerre de Troie), qui semblent préfigurer Bélus et Bacchus, puis tout s'achève par le triomphe de Louis à « l'autel du temple de la Gloire ». L'emprunt de Voltaire paraît d'autant plus piquant que son livret débute par une rime en *are* (« Ténare/Tartare ») tout comme l'ode (« barbare/Tartare »).

Enfin, la réflexion de Voltaire sur la gloire et la place privilégiée qu'il accorde à Trajan ont peut-être été inspirées ou secondées par deux œuvres de Sacy rééditées justement en 1745 : *Le Traité de la gloire* et la traduction française du *Panégyrique de Trajan*⁴⁴.

L'ENVIE

Depuis les *Métamorphoses* d'Ovide (chant II, vers 732-852), l'Envie loge par tradition dans un antre obscur et nauséabond où elle distille son venin. Au fil du temps, le monstre a figuré aussi aux abords du temple de Mémoire, comme dernier obstacle des aspirants à la célébrité⁴⁵. Sensible au poison que Desfontaines crache contre lui dans la *Voltaireomanie*, en 1738, Voltaire, lui, s'inspirera du sophiste Zoïle, « le fléau d'Homère » comme on l'appelait, pour se venger de son propre rival en le caricaturant sous le nom de Zoïlon dans *L'Envieux*⁴⁶.

À propos du *Temple de la Gloire*, qui s'ouvre sur la caverne de l'Envie, Palissot a noté dans un frontispice du livret : « L'Envie [était] entourée d'un serpent bien noir, [...] qui par cette couleur et par la manière dont il était placé, faisait une allusion assez maligne au cordon de Saint-Michel dont le

42 Desfontaines, *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux, op. cit.*, 1744, t. 3, p. 101-110.

43 Dainard 728, 7 août 1744 ; Dainard 738, 30 août 1744.

44 Sacy, *Traité de la gloire*, Paris, Huet, 1715 et La Haye, Du Sauzet, 1715, 1743 et 1745 ; *Panégyrique de Trajan de Pline le Jeune*, Paris, Moreau, 1709 ; Compagnie, 1722 et Rollin, 1745 et La Haye, Du Sauzet, 1745.

45 Vers 1710, le frontispice de la traduction française de *l'Illiade* par Mme Dacier montrait le Génie d'Homère foulant l'Envie et ses serpents avant d'entrer au temple (*L'Illiade d'Homère*, Amsterdam, Compagnie, 1712-1713).

46 *L'Envieux*, éd. R. Goulbourne, OCV, t. 18B (2006), p. 13. Pièce à clef, la comédie met en scène l'auteur lui-même, les du Châtelet, Desfontaines et Linant. La pièce ne fut jamais jouée en public.

poète Roy était décoré⁴⁷ ». La scène fait écho à l'ordre qu'Apollon donne d'« étouffer ces serpents qui sifflent sur [l]a tête » de l'Envie (I, 40). Autre clin d'œil : comme l'Envie est « immortelle » (I, 43), jamais Roy, en l'incarnant malgré lui, n'aura frôlé d'aussi près l'immortalité tant convoitée que lui aurait valu le titre d'académicien. Le rapprochement est d'autant plus probant que, en septembre 1744, il avait exploité le thème de l'Envie terrassée par Apollon pour célébrer dignement la guérison du roi⁴⁸ et que Voltaire avait eu beau jeu d'illustrer à son tour en rimant « Sur les événements de 1744 »⁴⁹.

Sans tout décrypter, Fréron reste conscient de la concurrence qui règne entre les librettistes du temps et distingue ainsi entre « noms connus » et « noms glorieux », y compris chez les « derniers lyriques » (dont Voltaire fait partie sans être cité) en marge « des Quinault, des La Motte et des Roy » dont la réputation est confirmée depuis longtemps. Fréron cite aussi un parodiste anonyme sensible au trait porté contre le rival de Roy, comme en témoignent les vers suivants :

<i>Le Temple de la Gloire</i> (II, 82-85)	Parodie
Ne condamnez pas mes exploits ; Quand on veut se rendre le maître, On est malgré soi quelquefois Plus cruel qu'on ne voudrait être.	Quand du Quinault moderne on usurpe [les droits, Et qu'on veut se rendre le maître ; On est, malgré soi, quelquefois Plus mauvais qu'on ne voudrait l'être ⁵⁰ .

Reconnu pour ses qualités de librettiste, Pierre-Charles Roy (1683-1764) passait pour le « Quinault moderne »⁵¹. Lauréat de plusieurs concours de poésie, il a collaboré, avant 1715, aux Nuits de Sceaux que fréquentait déjà le jeune Arouet. En 1714, les deux poètes sont d'ailleurs en lice pour le prix de

47 Palissot, *Le Génie de Voltaire*, op. cit., p. 181. Personne ne semble avoir identifié, pour le moment, le frontispice auquel renvoie Palissot. Le motif du serpent apparaît aussi dans les *Augustales* de Roy (1744), où le décor comprend une statue de la déesse Hygie, fille d'Esculape, dont la main repose sur un caducée.

48 Roy, *Les Bergers de l'Aisne : divertissement en musique sur le rétablissement de la santé du roi*, dans *Réjouissances faites dans la ville de Soissons les 23 & 24 septembre 1744 à l'occasion de la convalescence du roi*, Soissons, Courtois, 1744. Nous remercions R. Goulbourne de cette information.

49 « Sur les événements de 1744 », éd. R. A. Nablo, *OCV*, t. 28B (2008), p. 43.

50 Fréron, *Lettres de Madame la comtesse de ****, op. cit., 15 décembre 1745, p. 200.

51 Pour un exposé plus détaillé sur la vie et l'œuvre de Roy, voir Eliot H. Polinger, *Pierre Charles Roy, playwright and satirist*, New York, Institute of French Studies, 1930 et Robert Fajon, « Pierre-Charles Roy, un Ancien parmi les Modernes », *Littératures classiques*, 52 (automne 2004), p. 127-137.

l'Académie⁵². Vexé que ses nombreux livrets à succès ne lui valent pas d'être élu au rang des Immortels, Roy trousse une satire, *Le Coche*⁵³, qui n'est pas sans évoquer *Le Bourbier* du même Arouet, en 1715. Émulation ou rivalité, la verve pamphlétaire les anime tous deux. Roy passe cependant pour un fripon « dont il faut brûler les ouvrages et pendre la personne⁵⁴ », écrit Voltaire qui adopte, dès 1718, un nom de plume pour éviter toute consonance de leurs patronymes⁵⁵. En 1726, après l'éclat devant l'hôtel de Sully, l'occasion est trop belle pour que Roy n'ironise pas sur « Les Bastonnades de Voltaire ». Bientôt, ses calottes lui valent d'humiliantes épithètes (« roitelet », et déjà « démon de l'envie »), si ce n'est la prison ou la justice expéditive du gourdin. Voltaire, qui le cite dans l'« Épître sur la calomnie »⁵⁶, est malmené à son tour dans « Le Triomphe poétique », calotine de 1736. En février 1741, Roy arbore son nouveau cordon de Saint-Michel avec tant d'ostentation qu'il devient l'objet de la risée publique⁵⁷. En 1743, il répand un libelle⁵⁸ contre la candidature de Voltaire à l'Académie qu'il qualifiait naguère de « temple de l'Ignorance » et qu'il moque désormais comme le « temple de la Gloire⁵⁹ ». En 1744, il berne Richelieu et la Comédie-Française en faisant recruter un acteur médiocre pour nuire aux tragédies de son rival⁶⁰. Avec tant d'autres, Roy fête aussi la guérison du roi par des vers de circonstance, mais Voltaire assène aussitôt

- 52 Le poème de Roy disparut de son dossier de candidature et fut disqualifié sans que l'on sût jamais si un commis négligent, un académicien véreux ou un concurrent déloyal fût en cause (E. H. Polinger, *Pierre Charles Roy, op. cit.*, p. 6).
- 53 Avéré dès 1724, il daterait de 1715, selon le duc de Luynes (*ibid.*, p. 11-12, n. 24). Voir *Recueil Clairambault-Maurepas : chansonnier historique*, Paris, Quantin, 1881, t. 5, p. 127-131.
- 54 Voltaire à Mme de Bernières, [vers le 28 juin 1723] (D 156).
- 55 Voltaire à Jean-Baptiste Rousseau, [vers mars 1719] (D 72).
- 56 « Épître sur la calomnie », éd. R. J. Fletcher, *OCV*, t. 9 (1999), p. 295. Voir aussi Voltaire à Thiriot, [vers le 20 mars 1735] (D 852) ; 23 juin [1738] (D 1531).
- 57 Dainard 376, 5 avril [1741] ; Dainard 637, 5 janvier 1744.
- 58 « Discours adressé à V*** à la porte de l'Académie », dans *Voltariana, op. cit.*, p. 268-270.
- 59 Roy, « Le Temple d'Ignorance », dans *Le Banquet académique* (Arsenal, MS 2979), cité en partie par E. H. Polinger, *Pierre Charles Roy, op. cit.*, p. 256-259 ; « Discours adressé à V*** », dans *Voltariana, op. cit.*, p. 269. Plusieurs temples étaient déjà apparus dans l'œuvre de Roy : le Temple de l'Hymen dans *Philomèle* (1705), de Bacchus dans *Callirhoé* (1712), de Vesta dans *Les Éléments* (1722), de la Gloire dans *Les Stratagèmes de l'amour* (1726), de Gnide dans l'œuvre homonyme (1741) et d'Hygie dans *Les Augustales* (1744).
- 60 Voltaire à d'Argental, [1743-1744 ?] (D 2903). Le comédien Rousselois ne débuta à la Comédie-Française que le 14 mars 1745 (Parfait, *Dictionnaire des théâtres de Paris*, Paris, Rozet, 1767, t. 4, p. 536). À cette malice, on raconta que « pour faire pièce au poète Roy, qu'il n'aime point, [Voltaire] avait engagé M. de Richelieu à demander le cordon de Saint-Michel pour Capperonnier, arracheur de dents du roi » (12 avril 1745, lettre 36, *Correspondance du président Bouhier*, éd. cit., t. 5, *Lettres de l'abbé Bonardy*, 1977).

une épigramme sur l'art soporifique de la « muse de Saint-Michel »⁶¹. Dans *Les Augustales*, montées à Versailles en novembre 1744, Roy exalte Louis XV en empereur Auguste et compte sans doute sur pareil succès pour entrer à l'Académie, mais Voltaire sabote sa tentative⁶². Poète officieux de la cour, Roy produit quatre spectacles pour le mariage du dauphin, mais Richelieu leur préfère *La Princesse de Navarre* comme clou des festivités. Le « dragon de Saint-Michel⁶³ » fulmine alors, mais Voltaire enlève aussi la commande pour *Le Temple de la Gloire* et confie à Moncrif :

Je n'ai qu'une ambition, c'est de mêler ma voix à la vôtre et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens, par exemple à M. Roy, CHEVALIER DE SAINT-MICHEL, et à l'abbé de Bicêtre [Desfontaines] que les cœurs et les talents se réunissent pour louer notre monarque, sans connaître la jalousie⁶⁴.

322

Lulliste convaincu, par ailleurs, Roy reproche à Rameau de faire primer la musique sur les paroles et de préférer des librettistes médiocres qui se plient à tous ses caprices. En 1737, à la reprise de *Cadmius et Hermione* de Lully, dont la pompe faisait regretter la fraîcheur de Rameau, Roy raille la laideur de ce dernier sous les traits d'un hideux « Marsyas moderne », du nom du rejeton antique, né de l'Envie et d'un satyre, puis allaité par Mégère. Ayant voulu rivaliser avec sa flûte contre la lyre d'Apollon, il mourut écorché vif pour prix de sa témérité. La querelle enfle et il s'en faut de peu que le compositeur et le librettiste n'en viennent aux coups. Après *Les Fêtes d'Hébé* de Rameau, en 1739, Roy édite cette fois une estampe obscène jouant sur le double sens de « ramoneur » : partisan de Rameau et sodomite⁶⁵. Pareille aigreur eut peut-être raison de la morgue de Rameau qui disparaît alors de la scène lyrique jusqu'à ce que Richelieu se tourne vers lui, au grand désespoir de Roy, pour mettre en musique *La Princesse de Navarre*, *Platée*, *Les Fêtes de Polymnie* et *Le Temple de la Gloire* coup sur coup, en 1744-1745. On peut donc juger à quel point Rameau a pu savourer l'idée d'« avoir la peau » de Roy lorsque

61 « La Muse de Saint-Michel », éd. R. A. Nablo, *OCV*, t. 28A (2006), p. 484.

62 Voltaire aux d'Argental, [vers novembre 1744] (D 3044).

63 Voltaire à Moncrif, [vers le 19 juin 1745] (D 3151).

64 Voltaire à Moncrif, 22 juin 1745 (D 3154). *Zélinde* de Moncrif avait été donné à Versailles en mars 1745. Vers 1730, Moncrif avait aussi eu maille à partir avec Roy et l'avait rossé à coups de canne (E. H. Polinger, *Pierre Charles Roy, op. cit.*, p. 70).

65 *Marsyas, allégorie* : voir Graham Sadler, « Patrons and pasquinades: Rameau in the 1730s », *Journal of the International Music Association*, 1988, vol. 113, n° 2, p. 324-337. Nous remercions R. Goulbourne de nous avoir indiqué cette référence. Dans « L'Abbé Desfontaines et le ramoneur », composé vers 1738, Voltaire traitait l'abbé de « cuistré écorché », d'où le rapprochement avec Marsyas (Voltaire à Thiriot, 5 juin [1738], D 1514).

l'occasion s'y prêta soudain dans *Le Temple de la Gloire* et qu'il fut nommé compositeur du Cabinet du roi, pour prix de son talent, en mai 1746.

APOLLON

Du rôle d'Apollon dans *Le Temple de la Gloire*, un publiciste a écrit : « Il est aisé de sentir qui *on* a peint sous l'image d'Apollon, comme il est facile de reconnaître qui *on* a voulu peindre sous celle de Trajan », en parodiant une formule vague de la préface du livret⁶⁶, tandis que Fréron n'hésite pas à reconnaître Voltaire derrière le « Suisse du *Temple de la Gloire*⁶⁷ ». À vrai dire, ce ne serait pas la première fois que Voltaire se glisserait dans l'une de ses propres œuvres, puisqu'il transparaît derrière le personnage digne et noble d'Ariston, inspiré du philosophe stoïcien grec, pour mieux accabler Zoïlon/Desfontaines dans *L'Envieux*⁶⁸. Les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* notent pour leur part, toujours à propos du *Temple de la Gloire* : « M. de Voltaire, né pour emboucher la trompette, vient enfin de prendre la lyre. Serait-ce pour justifier le titre qu'on lui a donné d'Apollon de la France⁶⁹ ? ». Le parallèle avec le dieu de la poésie et l'éclat du Soleil est d'autant plus éloquent qu'Apollon triomphait une nouvelle fois de l'Envie (alias Roy). Un portrait de 1734, attribué au comte de Charost, campait déjà Voltaire comme « un ardent qui [...] vous éblouit et qui pétille »⁷⁰. De 1736 à 1745, Frédéric de Prusse l'encense une vingtaine de fois du titre d'Apollon « du Parnasse français », « de Cirey », « newtonianisé », « couronné⁷¹ », etc. D'autres le saluent de même⁷². Par ironie, Roy n'y manque pas non plus dans « Le Triomphe poétique » de 1736, tout comme en 1740 un auteur satirique le désigne comme le Soleil du nouveau Zodiaque littéraire depuis la « retraite »

66 Jacques Destrées, *Le Contrôleur du Parnasse*, Berne, Frères Wolfs et Fleischmans, 1745-1748, t. 2, p. 58. L'italique renvoie à « on se flatte » dans la préface du *Temple de la Gloire* (éd. cit., p. 323).

67 Fréron, *Lettres de Madame la comtesse de ****, op. cit., 15 décembre 1745, p. 200. Desfontaines s'était aussi moqué du « concierge du Parnasse et de l'intendant du *Temple du Goût* » (*La Voltairomanie*, éd. M. Waddicor, Exeter, University of Exeter, 1983, p. 3).

68 Voir ci-dessus, n. 46.

69 Desfontaines, *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, op. cit., 1746, t. 11, p. 64. Comme l'abbé était à l'agonie et mourut le même mois, c'est sans doute Méraut (ou Fréron) qui est l'auteur de ces lignes.

70 Ralph Leigh, « An anonymous eighteenth-century character sketch of Voltaire », *SVEC*, 2 (1956), p. 241-272.

71 Prince Frédéric à Voltaire, 13 novembre 1736 (D 1200) ; 19 avril 1738 (D 1482) ; Frédéric II à Voltaire, 5 août 1740 (D 2281) ; 1^{er} septembre 1740 (D 2303), etc.

72 Marquis d'Ussé à Voltaire, [1738-1739 ?] (D 1729a) ; « Vers de M. de Voltaire à M. H. Anglais qui l'avait comparé au Soleil », éd. N. Cronk, *OCV*, t. 3A (2004), p. 312. Dans ce dernier cas, il s'agit sans doute d'un poème de milord Hervey, composé vers 1727-1728.

d'Apollon⁷³. En 1744, Godard d'Aucour brodera encore sur le thème à propos de *Mérope*⁷⁴.

BÉLUS

Si le personnage de Bélus emprunte son nom au premier roi d'Assyrie, tout porterait à croire que Voltaire, dont l'esprit erre alors du côté de « la superbe Babylone⁷⁵ », ébauchait déjà sa tragédie sur Sémiramis, l'épouse parricide de Ninus, lui-même fils de Bélus. Selon Fréron, le roi antique n'avait rien du « monarque cruel » et du « fléau de l'humanité » que peint *Le Temple de la Gloire* et compterait même parmi les « meilleurs rois [...] d'Assyrie, l'inventeur de plusieurs arts utiles à la société, l'amour et les délices de ses peuples, qui même lui décernèrent des honneurs divins⁷⁶ ». Comme Bélus est absent de la distribution de *Sémiramis*, le parallèle pourrait brouiller les pistes pour le lecteur moderne, si les accusations de plagiat qui pleuvront bientôt sur Voltaire n'orientaient plutôt les regards vers la tragédie homonyme de Crébillon, en 1717⁷⁷, ou l'opéra de Roy – toujours lui –, l'année suivante. Le lien, en effet, serait d'autant plus concluant que, chez Crébillon, Bélus est le frère et le complice régicide de la reine, et que sa cruauté, jointe à l'humeur fantasque du dramaturge, offrait une double tête de Turc à pourfendre.

Depuis longtemps, d'ailleurs, Voltaire ne semble guère priser ni la versification ni le sens dramatique du « Sophocle du siècle ». La *Sémiramis* de son aîné, par exemple, l'a ennuyé dès la création⁷⁸, mais le thème le hante, sinon pourquoi avoir eu à cœur de parler de « Bélus et de Sémiramis » avec Thiriot en 1724⁷⁹ ? En 1730, il retire *Brutus* par crainte d'une cabale montée

324

73 Roy, « Le Triomphe poétique », dans *Voltariana, op. cit.*, p. 264 ; Neufville de Brunaubois-Montador, *La Nouvelle Astronomie du Parnasse français*, Au Parnasse, chez Verologue, 1740, p. 8. Voir aussi Aubert de la Chesnaye du Bois, *L'Astrologue dans le puits : à l'auteur de « La Nouvelle Astronomie du Parnasse français »*, s.l., s.n., 1740, p. 3-4.

74 Godard d'Aucour, *La Naissance de Clinquant et de sa fille Mérope*, s.l., s.n., 1744.

75 Voltaire à Crousaz, 6 juin 1745 (D 3137). Voir la notice de *Sémiramis* par Manuel Couvreur, dans R. Trousson et J. Vercrucy (dir.), *Dictionnaire général de Voltaire*, Paris, Champion, 2003, p. 1102.

76 Fréron, *Lettres de Madame la comtesse de ****, *op. cit.*, 15 décembre 1745, p. 201 ; voir aussi ci-dessus, n. 69.

77 Voir notre article, « Aux origines de la querelle entre Voltaire et Crébillon père », en préparation.

78 Voltaire à Louis Racine, [octobre 1718 ?] (D 68). Comme la date de la lettre n'est pas sûre, on ne sait pas si Voltaire parle de la tragédie de Crébillon (avril 1717) ou de l'opéra de Roy (décembre 1718), auteur qui « ennuif[e] » (Voltaire à un destinataire inconnu, [septembre 1716 ?], D 42).

79 Voltaire à Thiriot, [vers le 17 août 1724] (D 200). Cette référence semble avoir échappé à la critique.

par Crébillon et Rohan⁸⁰, mais une guerre de position s'amorce, tempérée à l'occasion par quelques déférences embarrassées. Déjà tendue dès le moment où Crébillon, devenu censeur de librairie, en 1732, n'a autorisé *Le Temple du goût* qu'au prix de profondes coupures⁸¹, la situation ne fera que se dégrader lorsqu'il exercera aussi la censure de théâtre, en 1735. Même si l'ironie masque bien l'aigreur de Voltaire au début, le ton frise déjà la mise en garde dans le « Discours préliminaire » d'*Alzire*⁸² (1736) et atteint l'exaspération avec *Mahomet* (1742) et surtout *La Mort de César* (1743), dès lors que le censeur se permet de retoucher la tragédie avec l'aval du ministre⁸³ et que les partisans de Crébillon accusent Voltaire de rivaliser d'horreur dans son théâtre, faute d'imagination⁸⁴. Certes, l'indignation de ce dernier paraît légitime, mais reposait jusqu'à présent sur son seul aveu et pouvait paraître teintée de partialité, faute d'échos concordants. Tel n'est plus le cas. Dès 1739, en effet, Mme de Graffigny et un nouvelliste à la main ont condamné les avanies que subissait l'abbé Pellegrin pour avoir osé s'aventurer sur les brisées de Crébillon en déposant un nouveau *Catilina* à la Comédie-Française. Interdite par le censeur⁸⁵, la pièce ne sera jamais montée et ne fut publiée que trois ans plus tard.

Pour Voltaire, le moment est donc venu de porter un grand coup et il ne sollicite rien de moins que la protection de Benoît XIV, quitte à falsifier la réponse de celui-ci⁸⁶, pour lui dédier *Mahomet* et faire croire que le pape en personne applaudit sans réserve à ce que Crébillon ose réprover. Du coup,

80 Voltaire à Thiriot, [vers janvier 1730] (D 371).

81 Voltaire à Moncrif, [vers le 10 avril 1733] (D 595). Voir ci-dessus, n. 29.

82 *Alzire, ou les Américains*, « Discours préliminaire », éd. T. E. D. Braun, *OCV*, t. 14 (1989), p. 122-123 : « J'en appelle à l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Électre* [...] ; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié ». Dans un contexte où il est question de rivaux envieux, Voltaire en appelle publiquement à Crébillon et semble se montrer admiratif et respectueux, mais s'il va jusqu'à prétendre que le maître « sait », c'est que ce dernier a dû forcément exprimer quelque rancœur et ferait peut-être mieux de se taire.

83 Maurepas à Crébillon père, 21 août 1743 (D 2816).

84 On reproche notamment à *Mahomet* d'imiter *Atrée et Thyeste* (abbé Leblanc au président Bouhier, 13 août 1742, D 2635) et à *La Mort de César* de recouper de trop près l'intrigue de *Catilina* que Crébillon compose à bâtons rompus depuis quinze ans (Voltaire à Mlle Dumesnil, 4 juillet 1743, D 2783).

85 Dainard 226, 20 [décembre 1738] ; Dainard 348, [22 janvier 1741] ; Jacques-Élie Gastelier, *Lettres sur les affaires du temps (1738-1741)*, 22 [octobre 1739], éd. H. Duranton, Paris/Genève, Champion/Slatkine, 1993, p. 305. Déjà en 1733, face au succès de *Pélopée* qui dépassait *Atrée et Thyeste* « en horreurs et en cruauté », Crébillon se disait « désespéré de voir Pellegrin réussir dans son genre » et voulait « publiquement [...] quitter le métier ». Voir [Laurent-Maximilien Gaultier], *Journal de la cour et de Paris depuis le 28 novembre 1732 jusques au 30 novembre 1733*, éd. H. Duranton, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 1981, 20 et 27 juillet 1733, p. 120 et 124.

86 Benoît XIV à Voltaire, 15 septembre 1745 (D 3210).

la morgue et la cruauté de Bélus tradiraient un ramassis de médisances sur le censeur : désinvolture, incivilité, fatuité, tyrannie, etc. En effet, pour peu que l'on entre dans l'esprit de cabale, plusieurs répliques du livret résonnent d'échos équivoques sur le « tyran superbe » (II, 2), « barbare » (II, 89), « implacable » (II, 147) et l'« aveugle puissance » (II, 24) qu'incarne Bélus, et dévoilent, tel un prisme grossissant, la suffisance, l'emphase et le mépris de Crébillon :

Je veux que votre orgueil seconde
Les soins de ma grandeur ;
La gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore assez votre malheur. (II, 65-68)

Aussi indifférent à l'amour de Lydie (II, 71-73 et 82-85) qu'insensible à la musique (II, 69-70), Bélus sacrifie tout à la gloire (II, 74-77) et ne supporte pas qu'on lui tienne tête. Conscient pourtant de son inflexibilité, il implore sa maîtresse par une saillie plutôt goguenarde et assez désinvolté dont Crébillon savait user à l'occasion pour se tirer d'affaire⁸⁷ :

Ne condamnez pas mes exploits ;
Quand on veut se rendre le maître,
On est malgré soi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être. (II, 82-85)

Furieux que le temple lui soit interdit, il est exilé au « temple de la Fureur » et ne laisse derrière lui qu'une « éternelle horreur » (II, 144-146), la rime scellant les deux emblèmes du théâtre de Crébillon et confirmant l'intention du polémiste.

Comme Crébillon était réputé, d'autre part, pour son aplomb en public⁸⁸, sa verve et son humeur « soldatesque⁸⁹ », Bélus n'en illustre que mieux le flegme et l'aigreur de son modèle :

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre ;
Je méprise le temple, et je hais les humains. (II, 153-154)

87 Marmontel a raconté notamment comment Crébillon savait se tirer d'affaires par ses saillies qui plaisaient au roi. Ainsi, lorsque Louis XV le surprit au chevet de Mme de Pompadour, alitée, dont Crébillon s'apprêtait à baiser la main pour la remercier d'une pension qu'elle venait de lui obtenir, le vieillard avait feint d'être troublé en s'écriant : « Ah, Madame, je suis perdu ! » (*Mémoires*, éd. cit., t. 1, p. 122-123).

88 À Louis XV, qui le félicitait pour son sang-froid devant lui, il aurait répondu qu'un bon sujet ne devait « trembler [...] que de la crainte de [...] perdre [son roi] » ou qu'un véritable monarque ne devait « faire trembler que [ses] ennemis » (M. Dutrait, *Étude sur la vie et le théâtre de Crébillon (1674-1762)*, Bordeaux, Imprimerie de Vve Cadent, 1895, p. 76).

89 Marmontel, *Mémoires*, éd. cit., t. 1, p. 122.

Tous ces rapprochements avec Crébillon ne visent que le texte initial de 1745. Pour la version révisée qui sera chantée à l'Opéra, au printemps 1746, Voltaire, qui est candidat à l'Académie, ne remanie – fait révélateur – que la partie du livret qui concerne Bélus, mais les sous-entendus continuent d'affleurer. Le ton se veut nettement plus conciliant, mais tend aussi plus volontiers à mimer l'« enflure » de Crébillon⁹⁰. Bélus paraît d'abord en héros enivré de sa « grandeur suprême » (1746, I, 1, 34), devant qui marchent « la vengeance, l'orgueil, le faste, la terreur » (1746, I, 1, 26-27), puis Voltaire rappelle avec complaisance le temps où celui-ci était « vertueux⁹¹, [...] sensible, généreux » (1746, I, 1, 20-24), avant de conclure avec regret :

Que le sort l'a changé ! Que sa grandeur l'égaré ! [...]
[Que] son bonheur l'a rendu barbare ! (1746, I, 1, 153-154)

L'emphase éclate encore dès que Bélus se voit écarté de la consécration suprême à cause de son humeur vindicative et de sa foi simpliste dans le talion, qu'un spectateur « averti » pourrait volontiers imputer aux pratiques de la censure sous l'Ancien Régime :

Dieux implacables, dieux jaloux,
Qu'ai-je donc fait qui vous outrage ?
J'ai fait trembler l'univers sous mes coups,
J'ai mis des rois à mes genoux,
Et leurs sujets dans l'esclavage ;
Je me suis vengé comme vous ;
Que demandez-vous davantage ? (1746, I, 3, 102-108)

La leçon moralisatrice vient alors des bergers qui entonnent : « on n'imité [...] les dieux [qu'en] se fai[sant] aimer de la terre », puis « un roi que rien n'attendrit [...] gémit quand il faut toujours le craindre » (1746, I, 3, 109-116).

« Aveugl[é] » par des flatteurs et sourd au monde qui « brave [sa] fureur » et « se tait dans l'épouvante » (1746, I, 3, 131-136 et 117-118), Bélus est enfin

90 Formulé dès 1710 (« Sur les tragédies du sieur *** », dans *Œuvres de J.-B. Rousseau*, Paris, Lefèvre, 1820, t. 2, p. 298), le reproche fit fortune chez Voltaire : voir *Lettre à messieurs les auteurs des Étrennes de la Saint-Jean*, éd. M. Waddicor, OCV, t. 31B (1994), p. 194 ; Voltaire à Damilaville, 14 juin 1762 (D 10507) ; Voltaire à Fyot de La Marche, 9 juillet 1762 (D 10574) ; *Éloge de Monsieur de Crébillon*, éd. J. Vercruyssen, OCV, t. 56A (2001), p. 299 ; Voltaire aux d'Argental, 25 [avril 1763] (D 11174).

91 Le principal reproche de Voltaire contre le Bélus de Crébillon était justement qu'il « parle toujours des dieux et de vertu, en faisant des actions de malhonnête homme » (Voltaire à Frédéric II, [vers le 25 avril 1749], D 3914).

attendri par une « symphonie » (1746, I, 3, 118a), à l'instar de Samson⁹². Ainsi, Voltaire atténue la sévérité de son jugement sur Crébillon, même si un clan inféodé au pouvoir abuse le vieillard et s'en réclame pour écraser son cadet, comme il l'affirmera en pleine cabale de *Catilina*, en 1749 :

Je veux pardonner à ce pauvre Crébillon d'être un fou qui ne connaît ni le théâtre ni sa langue, mais comment pardonner à la faction des sots qui ont eu l'insolence et la bêtise de prôner [...] une pièce qui n'est pas digne de la Foire⁹³ ?

LYDIE

Maîtresse délaissée de Bélus, Lydie ne semble pas avoir de pendant antique, sauf le nom du royaume d'Asie Mineure, dont les habitants étaient réputés pour leur mollesse et leur volupté. À cet écho, toutefois, si jamais Voltaire s'est souvenu des « Conquêtes du roi » de Fréron, où Achille roucoulait dans les bras de Déidamie, on ne saurait écarter l'exemple apparenté de l'autre fameux héros dévoyé qu'était devenu Hercule filant aux pieds d'Omphale – reine de Lydie, elle aussi –, d'autant plus qu'Hérodote signale que Bélus était petit-fils d'Hercule⁹⁴. Ainsi Voltaire, quoique soucieux de ne pas trop éveiller les soupçons sur son emprunt, n'aurait peut-être pas résisté à l'envie de fournir tout de même un indice – toujours dans l'esprit parodique des clefs – pour que certains *happy few* en devinent la portée. Par ailleurs, rien dans le rôle de Lydie ne semble rappeler la « vieille muse » ou la « vieille mégère⁹⁵ » auxquelles Voltaire avait comparé Mme de Villeneuve, gouvernante et maîtresse de Crébillon.

BACCHUS ET ÉRIGONE

L'ombre de Roy, qui hantait le Prologue, semble ressurgir au troisième acte avec l'arrivée de Bacchus et d'Érigone. En effet, nombre de spectateurs ne devaient pas avoir oublié que le couple antique incarnait « Le Goût » dans

92 Dans *Samson*, opéra non joué, publié en 1745, le héros est séduit par l'« harmonie douce » du chant de Dalila : « J'étais ce cœur sauvage, et je ne le suis plus » (éd. R. Goulbourne, OCV, t. 29, 2008, III, 3).

93 Voltaire à Mme Denis, [vers janvier 1749] (D 3848).

94 Hérodote, *L'Enquête*, I, 7. Voir ci-dessus, p. 318-319.

95 Voltaire à Moncrif, 11 avril 1733 (D 590) ; Voltaire à Berryer, [vers le 6 janvier 1750] (D 4087). Selon une fiche de police, elle censurait à la place de Crébillon (Marie-Laure Girou-Swidorski, « La Belle ou la bête ? Madame de Villeneuve, la méconnue », dans *Femmes savantes et femmes d'esprit*, New York, Peter Lang, 1994, t. 1, p. 99-128).

la cinquième entrée du *Ballet des sens*, autre opéra de Roy qui remontait à 1732⁹⁶. Bacchus, excessif « dans les plaisirs et dans la guerre », renverrait donc aux outrances du satiriste ou à la réputation de sa femme que La Popelinière entretenait, disait-on, avec l'accord tacite du mari⁹⁷. L'arrêt sans appel du grand-prêtre⁹⁸ qui le renvoie du temple (III, 101-107) le prive donc à jamais de la gloire – entendons académique – tant désirée. Toutefois, le cloisonnement entre Bélus et Bacchus est loin d'être étanche, car certains traits de Crébillon déteignent sur Bacchus, notamment sa réputation de noceur indolent⁹⁹, d'écrivain oisif qui s'accroche à sa gloire passée, et de censeur qui abuse de son pouvoir.

PLAUTINE

Malgré son rang d'impératrice et d'épouse fidèle qu'elle symbolise, Plautine ressemble moins à la reine qu'à Mme de Pompadour que Louis XV venait d'anoblir en juillet 1745, tandis que Voltaire associe « autels de Vénus » et « temple de la Gloire » dans l'éloge de leurs amours adultères¹⁰⁰. Toutefois, un quiproquo sur le mot « époux » que Plautine semble qualifier de « funeste », alors qu'elle parle du « moment » trop bref qu'elle partage avec son mari avant le combat (IV, 43-44), a fait sourire Fréron¹⁰¹, mais sans doute un peu moins le parti de la reine.

Il n'empêche que la dignité et le zèle de Plautine rappellent effectivement la personnalité de Marie Leszczyńska qui dégage une certaine austérité propre au parti dévot, mais qui alimente aussi les ragots, d'autant plus que Trajan et Louis XV se sont tous deux éloignés de leur épouse pour des motifs différents : l'union de Trajan et de Plautine était stérile, tandis que la reine de France, lasse de ses grossesses successives, se dérobe à ses devoirs conjugaux.

96 On ne sait si Roy s'en prend au *Temple du Goût*, ébauché en 1731, toujours manuscrit à la fin 1732 et publié seulement au printemps de 1733. En tout cas, l'entrée du « Goût » sera supprimée à la reprise du ballet en 1740 (Parfaict, *Dictionnaire des théâtres de Paris*, op. cit., t. 5, p. 112-114). Selon la légende, Érigone était la fille du paysan à qui Dionysos avait enseigné l'art de faire du vin (Apollodore, *Bibliothèque*, III, 7). Dans l'opéra de Roy, elle est fille de Jupiter.

97 Collé, *Journal et Mémoires*, éd. H. Bonhomme, Paris, Didot, 1868, t. 1, juillet 1750, p. 207. Dans *La Nouvelle Astronomie du Parnasse* (op. cit., p. 14), Roy, mari trompé, figure le Capricorne (voir ci-dessus, n. 73).

98 À noter que le rôle du grand-prêtre préfigure peut-être le personnage hiératique d'Oroès dans *Sémiramis*. Voir Voltaire à Thiriot, 10 août [1746] (D 3444).

99 M. Dutrait, *Étude sur la vie et le théâtre de Crébillon*, op. cit., p. 11, 21 et 45.

100 « À Madame la marquise de Pompadour », éd. R. A. Nablow, OCV, t. 28A (2006), p. 500.

101 Fréron, *Lettres de Madame la comtesse de ****, op. cit., 2 janvier 1746, p. 254.

Par ailleurs, la présence de Plautine près du champ de bataille semble rappeler en sourdine que Mme de Châteauroux¹⁰² avait suivi Louis XV en Flandres, en 1744, et s'expliquerait du fait que Richelieu, l'ordonnateur de la fête, avait été l'artisan des amours royales avec la duchesse et se dépitait depuis d'avoir été exclu des secrets d'alcôve de Mme d'Étioles¹⁰³. Comme celle-ci ne fut pas de la campagne de 1745, Voltaire lui rendit de fréquentes visites à Choisy et se flattera plus tard d'avoir été « le confident de son amour¹⁰⁴ ».

TRAJAN

Dès la préface du livret-programme pour la première à Versailles, Voltaire tire le portrait de l'empereur Trajan, le héros brave et généreux qui est censé incarner Louis XV dans l'opéra :

330

Tous les historiens rendent témoignage que [Trajan] avait les vertus militaires et sociales, et qu'il les couronnait par la justice. Plus connu encore par ses bienfaits que par ses victoires, il était humain, accessible : son cœur était tendre et cette tendresse était dans lui une vertu ; elle répandait un charme inexprimable sur ces grandes qualités qui prennent souvent un caractère de dureté dans une âme qui n'est que juste.

Il savait éloigner de lui la calomnie ; il cherchait le mérite modeste pour l'employer et le récompenser, parce qu'il était modeste lui-même ; et il le démêlait, parce qu'il était éclairé : il déposait avec ses amis le faste de l'empire, fier avec ses seuls ennemis ; et la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand et plus simple ; jamais prince ne goûta comme lui, au milieu des soins d'une monarchie immense, les douceurs de la vie privée et les charmes de l'amitié. Son nom est encore cher à toute la terre ; sa mémoire même fait encore des heureux : elle inspire une noble et tendre émulation aux cœurs qui sont nés dignes de l'imiter.

Trajan [...] ne court pas après la Gloire ; il n'est occupé que de son devoir, et la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne, elle le place dans son temple ; il en fait le temple du Bonheur public. Il ne rapporte rien à soi, il ne songe qu'à être le bienfaiteur des hommes. (« Préface », éd. cit., p. 323)

102 Son souvenir n'en paraît que plus vif, car elle venait de mourir mystérieusement en décembre 1744, au moment même où le roi, honteux de l'avoir exilée, avait décidé de la rappeler à la cour.

103 Dans *La Princesse de Navarre*, le duc se cache sous les traits du comte de Foix (Voltaire à Richelieu, 24 avril 1744, D 2964 ; Voltaire au comte d'Argenson, 6 juin 1744, D 2987). Voir aussi Dainard 916, 26 octobre 1745.

104 *Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Voltaire*, M, t. 1, p. 33.

Pour ceux qui ne disposaient pas du livret-programme ou qui n'auraient pas saisi la clef du héros, le compte rendu du *Mercur* se chargeait de lever toute ambiguïté :

Quoique ces traits avec lesquels M. de V[oltaire] a peint Trajan lui conviennent assez bien, ce n'est pas cet empereur romain que l'on a reconnu à ce portrait ; il ressemble trop bien à un autre monarque pour que l'on pût se méprendre, et méconnaître le Trajan de la France¹⁰⁵.

De prime abord, le parallèle est flatteur et d'autant plus fin que le titre de « Bien-aimé », dont Pannard vient d'honorer le roi¹⁰⁶, rappelle que Trajan avait été proclamé *pater patriae*, *pontifex maximus* et *optimus princeps* de son vivant, puis divinisé après sa mort. Certes, la bravoure et la clémence du souverain sont patentes, mais sa modestie atténuée mal sa gêne et sa froideur en public, quoi qu'en dise l'éloge. De même, sa prédilection pour « les douceurs de la vie privée » exalte davantage sa liaison avec Mme de Pompadour que ses vertus de père et d'époux. Quant à l'apologie de sa simplicité, elle témoignerait à la fois de l'hommage indirect de Richelieu que le roi tutoyait et accueillait à ses petits soupers et le vœu du poète lui-même d'y être admis à son tour.

D'autre part, contrairement à ce que l'Histoire a retenu de Trajan, la préface omet de préciser que l'empereur entreprit de profondes réformes sociales, lança de grands projets d'urbanisme et réserva un accueil chaleureux aux écrivains et philosophes, fondant ainsi les prémisses d'un véritable Siècle d'Or pour l'empire romain. Afin d'éviter sans doute un débat sur la monarchie héréditaire, Voltaire se garde aussi de signaler que Trajan, loin d'être de sang royal, avait été adopté par Nerva, et que lui-même adopta plus tard le futur Hadrien. De crainte peut-être de voir le parlement de Paris renouveler ses revendications d'autorité accrue, Voltaire passe sous silence le grand essor du Sénat romain que Trajan avait affermi lui-même afin d'asseoir sa propre légitimité. Cependant, l'écrivain s'amuse aussi du double registre politique, car Bélus et Bacchus, les deux rivaux de l'empereur, sont trop discrédités pour ne pas servir de repoussoirs. Face à la brutalité de l'un ou à la mollesse de l'autre, les vertus de Trajan ne font guère valoir son génie, car malgré les clichés du genre, il aurait fallu qu'il affrontât César ou Alexandre¹⁰⁷ pour que

105 *Mercur de France*, décembre 1745, p. 149. Voir aussi Palissot, *Le Génie de Voltaire*, *op. cit.*, p. 181.

106 Pannard, *Les Fêtes sincères*, « Vaudeville », dans *Théâtre et œuvres diverses*, Paris, Duchesne, 1763, t. 1, p. xli. La pièce fut jouée à la Comédie-Italienne le 5 octobre 1744.

107 Tel était le cas dans le ballet homonyme joué au collège Louis-le-Grand en 1723 (voir ci-dessus, n. 9). De même, dans une variante de l'« Ode sur la paix de 1736 », Voltaire citait « César et Alexandre ». Enfin, Frédéric II s'était moqué de la couardise des Français en 1743, en disant qu'ils ne formaient pas « une multitude de César et d'Alexandre » (Frédéric II à Voltaire, [vers le 5 septembre 1743], D 2815).

l'hommage ne se réduisit pas au triomphe d'un empereur de parade sur des fantoches. L'allégorie tourne donc un peu court¹⁰⁸, si bien que le triomphe de Trajan a beau former un tableau éblouissant, il paraît juste bon à divertir les courtisans¹⁰⁹.

Devant le roi, la famille royale et toute la cour assemblée, la comparaison avec Trajan, en tout cas, ne manquait pas d'audace, comme s'en est offusqué La Harpe :

Ces burlesques fanfaronnades, faites pour Arlequin *imperatore romano*, [...] sur le théâtre de Versailles ! Il fallut, à ce que j'imagine, tout le respect qui commandait alors le silence aux spectacles de la cour, pour que cela ne fût pas sifflé et resifflé. Jamais d'ailleurs la flatterie n'eut moins d'art et d'esprit. [...] N'y avait-il pas de concurrence un peu plus glorieuse que celle de ce Bélus et de ce Bacchus, dont l'un n'est qu'une bête féroce, et l'autre ne chante que le vin ? Quelle rivalité et quel triomphe ! Je ne sais ce qu'en pensait le roi de France ; mais quand Voltaire vint dire à son oreille : *Trajan est-il content ?* le silence du roi fut une réponse qui marquait plus d'une sorte d'indulgence¹¹⁰.

332

Certes, le but de l'opéra était de divertir par une fête somptueuse sans trop chicaner sur la vraisemblance, mais le nombre des réflexions édifiantes qui émaillent le livret risquait d'agacer :

Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les rois viennent dans nos asiles. (I, 70-71)

Les muses doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs sensibles,

108 Soixante ans plus tard, Palissot écrira : « C'était Louis XV que l'auteur avait voulu désigner sous le nom de Trajan : la postérité ne s'en doutera pas » (*Le Génie de Voltaire*, *op. cit.*, p. 181).

109 De *La Princesse de Navarre*, par exemple, Voltaire avait dit : « Elle [...] produira un spectacle très brillant et très varié, [...] c'est tout ce qu'il faut pour le courtisan » (Voltaire à d'Argental, 11 juillet [1744], D 2999).

110 La Harpe, *Lycée*, *op. cit.*, t. 13, p. 327-328. L'usage ne s'opposait pas forcément à ce qu'on dénigrât la cour à la cour même. En 1725, *Hérode et Mariamne* et *L'Indiscret*, où les courtisans ne figuraient pas sous leur meilleur jour, furent inscrits aux festivités du mariage de Louis XV et valurent même une pension à l'auteur. Plus tard, en 1746-1747, personne ne sembla appréhender que le sujet de *Sémiramis*, reine parricide et incestueuse, tuée par son fils, n'assombrît la naissance ou le mariage de l'héritier présomptif. *Sémiramis* sera pourtant donnée à Versailles pour le mariage de Marie-Antoinette et du futur Louis XVI, en 1770, mais ne parut jamais à la cour de Catherine II, que Voltaire surnommait la « Sémiramis du Nord ». Certes, *La Mort de César* et *Mahomet* furent retirés de l'affiche à Paris, dans leur nouveauté en 1742-1743, car on accusait Voltaire de vouloir ressusciter les régicides, et ne furent autorisés qu'en 1763 et 1751, respectivement, mais *La Mort de César* fut jouée à la cour un mois à peine après l'interdiction parisienne, tandis que *Mahomet* y fut retenu pour les fêtes de fin d'année en 1744.

Que la cour peut opprimer. (II, 5-8)

Les tyrans ne rougissent pas. (II, 27)

Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui. (II, 30)

Ah ! qu'un grand cœur est à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir ! (II, 126-127)

Il faut à des héros vulgaires
La pompe et l'éclat des honneurs. (IV, 27-28)

Dieux puissants, protégez votre vivante image ;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui [Trajan]. (IV, 203-204)

Plus d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de sa mémoire,
Vola toujours après la Gloire. (IV, 240-242)

Ô peuples de héros qui m'aimez et que j'aime,
Vous faites mes grandeurs ;
Je veux régner sur vos cœurs,
Sur tant d'appas et sur moi-même. (V, 40-49)

Le but de l'œuvre s'apparenterait alors non seulement à la réforme « morale » du genre lyrique que prônait Voltaire dans *Samson* et *Pandore*, mais aussi à l'exaltation émulatrice du mythe d'Henri IV qu'il désirait immortaliser par une luxueuse édition de *La Henriade* dédiée à Louis XV, surtout depuis la mort de Fleury qui avait toujours refusé que l'épopée fût dédiée au souverain¹¹¹. Dans ce cas, la démarche paraît des plus présomptueuses, dans la mesure où Voltaire s'était déjà divertie que l'on ait sourcillé face aux avis qu'il avait osé prodiguer au roi dans le « Poème sur les événements de 1744 »¹¹². En fin de compte, tout semblerait indiquer que la figure de Trajan aurait donc été retenue moins pour honorer Louis XV que pour lui offrir un

111 Dans le « Discours au roi » prévu en tête de *La Ligue*, en 1723, Henri IV était présenté comme un modèle au jeune Louis XV : « Vous n'êtes roi que parce qu'il a été un grand homme, et la France, qui vous souhaite autant de vertus et plus de bonheur qu'à lui, se flatte que le jour et le trône que vous lui devez vous engageront à l'imiter » (*La Henriade*, éd. O. R. Taylor, *OCV*, t. 2, 1970, p. 257). En 1745, Louis XV refuse peut-être la dédicace par dépôt, dans la crainte de servir de pis-aller après le désistement de Frédéric II en 1740.

112 Voltaire à d'Argental, [vers le 9 septembre 1744] (D 3028). Pour Frédéric, voir D 2887, 16 novembre [1743].

modèle à méditer, quitte à invoquer les livrets sentencieux de Métastase qui étaient en vogue à la cour de Vienne sous Charles VI¹¹³. Seraient-ce donc là l'« aveuglement » et la « goujaterie lyrique » qui choquaient tant Mme de Graffigny et Devaux¹¹⁴ ?

La situation est d'autant plus délicate que l'analogie toute rhétorique de Trajan avec Louis XV n'a rien d'exclusif, car point n'est besoin d'aller bien loin pour deviner l'ombre omniprésente de Frédéric II dans ce tableau idyllique. En effet, parlent pour lui le courage, l'intelligence, la simplicité, l'esprit novateur et la bonté, les grands projets urbains et les faveurs qu'il dispense aux intellectuels qui l'entourent, toutes qualités qui justifieraient pleinement l'adéquation et que Voltaire n'a cessé d'exalter¹¹⁵. Plus accablant encore, c'est que l'écrivain, qui jouissait de la considération du prince, l'avait souvent célébré avant 1740 comme le digne émule de Trajan¹¹⁶ :

334

Vous pensez comme Trajan, vous écrivez comme Pline, et vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. (Voltaire au prince Frédéric, [vers le 1^{er} janvier 1737], D 1243)

Vultus Augusti, mens Trajani [les traits d'Auguste, l'esprit de Trajan]. (Voltaire au prince Frédéric, [vers le 10] janvier 1737, D 1251)

[...] le Trajan et le Mécène du Nord [...].
(Voltaire au prince Frédéric, 5 février [1738], D 1444)

Disciple de Trajan, rival de Marc Aurèle,
Citoyen sur le trône, et l'exemple du Nord [...].
(Voltaire au prince Frédéric, 15 avril [1739], D 1978)

Les Antonin, les Titus, les Trajan, les Julien, descendaient du ciel pour voir ce triomphe [couronnement de Frédéric II vu en rêve]. (Voltaire au prince Frédéric, [vers le 15 avril 1740], D 2199)

113 *Le Temple de la Gloire*, « Préface », éd. cit., p. 321. Voir Jacques Joly, *Les Fêtes théâtrales de Métastase à la cour de Vienne (1731-1767)*, Clermont-Ferrand, Faculté des lettres et sciences humaines, 1979, *passim*.

114 Voir ci-dessus, n. 14.

115 Voltaire à Frédéric II, [vers le 1^{er} juillet 1740] (D 2257). Voir aussi Voltaire au prince Frédéric, [vers le 5 décembre 1738] (D 1676) ; 15 avril [1739] (D 1978) ; 6 avril [1740] (D 2197) ; [vers le 1^{er} mai 1740] (D 2205) ; Voltaire à Cideville, 27 juin 1743 (D 2776) ; etc.

116 Trajan le dispute aussi à Titus, Marc Aurèle, Salomon, Antonin, Julien, etc. (Marie-Hélène Cotoni, « Portrait de Frédéric le Grand à l'antique à travers des correspondances », dans J. Rieu (dir.), *Antiquité et nouveaux mondes*, Nice, Presses de l'UFR Lettres, arts et sciences humaines de l'Université de Nice-Sophia Antipolis, 1998, t. 2, p. 33). Par ailleurs, Voltaire sait réutiliser ses œuvres et les dédier tour à tour à différentes personnes (voir « Le Temple de l'Amitié », éd. O. R. Taylor, *OCV*, t. 9, 1999, p. 4, 24 et 493-494).

Il est héros en tout puisqu'en tout il est juste.
 Il sait qu'aux yeux du sage on a ce titre auguste.
 Par des soins bienfaisants, plus que par des exploits,
 Trajan, non loin du Gange, enchaîna trente rois.
 À peine eut-il un nom fameux par la victoire :
 Connu par ses bienfaits, sa bonté fut sa gloire.
 (Voltaire à Frédéric II, [vers le 1^{er} juillet 1740], D 2257)

Il serait bien juste que celui qui a l'âme des Titus, des Trajan, des Antonin, des Julien eût aussi leur trône. (Voltaire à Frédéric II, 31 octobre 1740, D 2357)

Voltaire le décrit aussi à ses proches dans les mêmes termes¹¹⁷. Fier que son disciple entreprenne de réfuter *Le Prince* de Machiavel, le maître voit aussitôt en lui « Apollon écrasant le serpent Python¹¹⁸ » et mettra l'image en scène dans le prologue du *Temple de la Gloire*.

En fin de compte, le trope tendrait plutôt à opposer les deux rois, tellement Voltaire n'a cessé de voir en Frédéric le modèle des monarques, sans compter que l'aiglon prussien estime son mentor français¹¹⁹ et l'a reçu à trois reprises dans son intimité. Aux yeux de l'opinion, pourtant, Voltaire déshonore la France et mériterait d'être embastillé¹²⁰ pour le culte immodéré qu'il voue au roi de Prusse¹²¹, notamment lorsqu'il écrit :

Je souhaiterais que vous [Frédéric] ressembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous ressemblent. (Voltaire au prince Frédéric, [vers le 1^{er} septembre 1736], D 1139)

Vous êtes bienfaisant, sage, humain, magnanime,
 Vous avez tous les dons, car vous savez aimer.
 (Voltaire au prince Frédéric, 1^{er} janvier 1739, D 1730)

Laisse les autres rois, ces faux dieux de la terre,
 Porter de toutes parts ou la fraude ou la guerre :
 De leurs fausses vertus laisse-les s'honorer

117 Voltaire au marquis d'Argenson, 2 mai 1739 (D 1999).

118 Voltaire au prince Frédéric, 30 mai [1739] (D 2020).

119 Prince Frédéric à Voltaire, 8 février 1737 (D 1294) ; [vers le 6 mars 1737] (D 1281) ; 6 août 1738 (D 1575) ; etc.

120 Barbier, *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763)*, Paris, Charpentier, 1857-1866, « 23 juillet 1743 », t. 8, p. 324. Dans ses *Mémoires*, Maurepas dira que Voltaire n'avait « ni religion ni patrie » (Paris, Buisson, 1792, t. 4, p. 231).

121 Plusieurs poèmes de Voltaire à la louange de Frédéric paraissent notamment dans *Pièces recueillies de MM. de Voltaire et Piron, accompagnées de quelques notes pour en faciliter l'intelligence aux personnes qui ne sont point savantes*, Au Parnasse, chez les héritiers d'Apollon, 1744, p. 34-36.

Ils désolent le monde, et tu dois l'éclairer.

(Voltaire au prince Frédéric, 15 avril 1739, D 1978)

J'espère que je boirai [...] à la santé de mon cher souverain, du vrai maître de mon âme, dont je suis plus réellement le sujet que du roi sous lequel je suis né.
(Voltaire au prince Frédéric, 30 mai [1739], D 2020)

Vous qui serez un jour l'exemple des bons rois.

(Voltaire au prince Frédéric, 10 mars [1740], D 2177)

Je rêve à mon prince, comme on rêve à sa maîtresse. [...]

Chez tous les autres rois, mon rêve est un vain songe :

Chez vous, mon rêve est vérité.

(Voltaire au prince Frédéric, [vers le 15 avril 1740], D 2199)

Je suis votre sujet, je le suis, je veux l'être.

(Voltaire à Frédéric II, [vers le 5 juin 1740], D 2224)

De Louis, je n'en dirai rien,

C'est mon maître, je le révère ; [...]

Mais plutôt à Dieu, grand roi, que vous fussiez le mien !

(Voltaire à Frédéric II, 22 septembre [1740], D 2315)

La nature sait bien que j'étais né son sujet [de Frédéric], pourquoi ne suis-je pas né à Breslau avec le philosophe Jordan¹²² ? (Voltaire à Frédéric II, 3 août 1741, D 2520)

Plus je songe à *Il Tito*, [...] plus je me dis que Berlin est ma patrie. (Voltaire à Frédéric II, 28 octobre 1743, D 2871)

Dans ces conditions, comment Louis XV ne pouvait-il pas s'offusquer d'une invention aussi chétive qui ne lui laissait pour tout trophée que les oripeaux d'autrui ? L'idée, saugrenue, insensée, est renforcée par la franchise brutale de Frédéric, en 1743, pour discréditer la frivolité de la France, de ses généraux ou de son roi dirigé par un « aréopage [...] sans boussole¹²³ ».

Mais il y a a pis... Passe encore que Voltaire ait façonné seul une œuvre aussi frondeuse, mais que dire du silence du rusé courtisan qu'était Richelieu ou du sourcilieux Rameau, tous deux passibles de la pire disgrâce ? Que dire aussi du zèle d'Émilie, des La Vallière, des d'Argental, des frères d'Argenson et de

122 Dans la même lettre, Voltaire qualifie aussi le cardinal de Fleury de « roi tranquille de la France » et de « monarque prêtre ».

123 Frédéric II à Voltaire, 3 juillet 1743 (D 2752) ; 24 juillet 1743 (D 2795) ; 20 août 1743 (D 2815) ; [vers le 5 septembre 1743] (D 2830) ; 7 septembre 1743 (D 2832).

Hénault ? Encore faudrait-il que Voltaire les eût consultés, car il délaisse déjà Émilie, en 1745, et semble avoir écarté les d'Argental de son projet d'opéra, à lire la façon dont il leur présente le livret deux jours à peine avant la première parisienne¹²⁴.

Louis XV, certes, dédaignera toujours la dédicace de *La Henriade*, mais s'il était aussi vexé qu'on l'a prétendu, pourquoi autoriser la reprise du *Temple de la Gloire*, ressusciter *La Princesse de Navarre* et commander *Sémiramis* ? Pourquoi ne pas s'opposer à l'élection de Voltaire à l'Académie et lui accorder – à titre gracieux de surcroît – la charge de gentilhomme de la Chambre ? On s'y perd. Quelque subterfuge que l'on puisse alléguer, ni Richelieu ni Mme de Pompadour ne saurait provoquer pareille manne royale après pareil faux pas... à moins que la brèche que nous avons ouverte pour dévoiler le dessein polémique de Voltaire contre Roy et Crébillon n'amorce une mystification plus sournoise encore. À ce jeu de dupe qui tourne au jeu de massacre, on dirait que l'auteur, au lieu de condamner la satire en poésie comme il le faisait si hardiment en 1736¹²⁵ et de se féliciter de l'interdiction des parodies, en juin 1745, se livre en toute impunité à un genre qu'il a toujours fustigé chez les autres¹²⁶.

Dans ce cas, le poète s'exposerait aux pires représailles, ce qui paraît proprement suicidaire. Comme Richelieu, en outre, n'a pu être assez naïf pour méconnaître les mobiles cachés de l'opéra, le chercheur en est réduit à le soupçonner d'en être l'instigateur¹²⁷ ou le complice. Par ailleurs, le sosie décalé de Trajan semble trop flagrant pour avoir échappé à Louis XV¹²⁸ et il faudrait que le roi fût lui aussi du secret. L'idée d'un « complot » contre le roi de Prusse paraît bien téméraire, d'autant plus qu'elle menacerait la nouvelle alliance, mais le but était peut-être justement de lui infliger une salutaire leçon de diplomatie et de loyauté sous des apparences tout autres¹²⁹. Quant à Voltaire, en hissant Louis XV en défenseur des grands idéaux sacrifiés de l'*Anti-Machiavel*, il bafouerait l'amour-propre du renégat prussien et lui rendrait en sous-main la monnaie de sa pièce, dans la mesure où l'ombre

124 Voir ci-dessus, n. 10.

125 Voltaire au prince Frédéric, [vers le 1^{er} septembre 1736] (D 1139).

126 Voir ci-dessus, n. 32.

127 Voltaire a dit lui-même que c'est à Richelieu qu'il devait l'idée d'avoir été envoyé comme émissaire officieux à Berlin pour sonder les intentions de Frédéric II, en 1743 (*Mémoires*, M, t. 1, p. 25), mais rien n'est moins sûr : voir Jean Sareil, *Voltaire et les Grands*, Genève, Droz, 1978, p. 67.

128 Ronald Ridgway soutient pourtant le contraire : « Voltaire's operas », *SVEC*, 189 (1980), p. 119-151 (p. 147).

129 Rappelons que Frédéric II avait fait passer Louis XV pour « le plus stupide des rois », en 1743, selon de prétendues médisances de Voltaire (Frédéric II à Rothenburg, 17 août 1743, D 2813).

tutélaire de Trajan s'était vite dissipée après le démenti de l'ouvrage et l'invasion de la Silésie¹³⁰ : « Ce sera au temps à décider si j'ai eu raison ou non de lui donner les surnoms de Titus et de Trajan¹³¹ » et « S'il arrive jamais que ce roi trahisse de si grands engagements, s'il n'est pas digne de lui-même, s'il n'est pas en tout temps un Marc Aurèle, un Trajan, et un Titus, je pleurerai et je ne l'aimerai plus¹³² ».

Pour en arriver à une conclusion aussi insolite, il ne faut pas oublier la fêlure dans les rapports contradictoires de Voltaire avec les rêveries d'un prince curieux et les ambitions d'un monarque absolu. En poussant plus loin l'analyse éclairante de Christiane Mervaud pour qui il ne fait aucun doute que Voltaire a dupé Frédéric, en 1743, lorsqu'il lui promettait de venir s'établir à Berlin sans délai¹³³, et en constatant que leur commerce épistolaire en est presque réduit à néant de 1744 à 1749¹³⁴, tout porterait à croire que *Le Temple de la Gloire*, malgré ses allures innocentes, marque un temps fort de l'aigreur réciproque de Voltaire et de Frédéric.

338

Quel revirement par rapport au coup de foudre de l'écrivain, en 1736, devant l'élan spontané d'un prince qui se dit modeste, parle un français châtié, pince la lyre d'Apollon avec aisance et n'a de cesse de philosopher librement avec un mentor et un ami ! Les rapproche aussi leur enfance hantée par un œdipe compulsif que seul pouvait compenser un « compagnonnage héroïque ». C'est, du moins pour Voltaire, l'étincelle qui lui permet de passer « du fantasme à l'acte¹³⁵ ». Ce qu'il ignore cependant, c'est que Frédéric connaît le fameux portrait du poète attribué au marquis de Charost, dès 1735, et, loin d'être intimidé, croit que son rang le met hors d'atteinte, à condition de se fixer une norme presque cynique, mais immuable, dans ses rapports avec les gens de lettres : « Il me suffit [...] que ces savants hommes m'enrichissent du tribut de leurs veilles, qu'ils écrivent bien et qu'après ils fassent dans la vie

130 Dans les lettres de Voltaire à Frédéric II, l'antonimose disparaît jusqu'à l'automne 1752 (D 5055).

131 Voltaire à Camas, 18 octobre 1740 (D 2342).

132 Voltaire à Hénault, 31 octobre [1740] (D 2356).

133 Ch. Mervaud, *Voltaire et Frédéric II : une dramaturgie des Lumières*, SVEC, 234 (1985), p. 155.

134 De novembre 1743 à janvier 1749, il reste huit lettres, mais aucune entre novembre 1744 et septembre 1746. Il ne faut pas négliger cependant un long poème, daté du 1^{er} août 1744, dans lequel Voltaire rend un vibrant hommage à Frédéric, tout en jetant un regard désabusé sur les mœurs trompeuses (« fausse monnaie ») de la cour (« Au [oi] de P[russe] », éd. R. A. Nablou, *OCV*, t. 28B, 2008, p. 465-470).

135 José-Michel Moureaux, « La mythologie du héros dans les rapports de Voltaire et Frédéric de 1736 à 1741 », dans P. Brockmeier, R. Desné et al. (dir.), *Voltaire und Deutschland*, Stuttgart, Metzler, 1979, p. 238. À Hercule et Philoctète ou Laïus et Phorbas dans *Œdipe*, puis à Mornay près de Henri IV dans *La Henriade*, ont succédé Thiriote, Cideville, Richelieu, d'Argental, voire Mme du Châtelet qu'il estimait un « grand homme » dès 1736.

civile ce que bon leur semble, aux blasphèmes, meurtres, trahisons et crimes de lèse-majesté près¹³⁶ ». De même, Voltaire ne pouvait se douter que Frédéric s'était fixé la gloire comme unique ambition, dès 1734, et ne laisserait rien ni personne l'empêcher de « vivre et mourir pour [elle]¹³⁷ ».

Dès les tous premiers éloges de Voltaire à son « prince accompli », Frédéric en tempère aussitôt les élans¹³⁸ et cantonne leurs échanges dans un cadre intellectuel et ludique, tout en se prémunissant ainsi, peut-être un peu trop légèrement, contre les débordements de son mentor par la suite. Dans cet esprit, tout désignerait, en 1740, l'*Anti-Machiavel*, d'abord conçu comme le pendant de *La Henriade*¹³⁹, comme un pur exercice de style où l'élève, attiré par des doutes qui le tiraillent encore, les combattrait pour mieux les apprivoiser¹⁴⁰. Mal lui en prend, car Voltaire, croyant avoir carte blanche pour « embellir » le manifeste du prince en réquisitoire de roi, défigure tout¹⁴¹. Furieux, Frédéric se retire du jeu et « barbouille », dès le lendemain, une description parodique en vers du palais des Destins (*La Henriade*, chant VII), dans une lettre méconnue à Algarotti¹⁴². Volonté d'émancipation face à un maître par trop envahissant ou dégoût sournois pour se dérober à la réimpression onéreuse de *La Henriade*, la cascade de vers satiriques dépasse largement la simple récréation de poète¹⁴³. Lorsque Voltaire arrive à Berlin quinze jours plus tard, le roi se plaint en privé de payer grassement un « avare » et un « fou » mieux que ne le fut « jamais bouffon de grand seigneur » et se méfie de « louanges mercenaires » qui pourraient bien se transformer soudain en « langues de vipère¹⁴⁴ ».

Le masque tombe enfin, en décembre, lorsque la Prusse envahit la Silésie sans déclarer la guerre, puis rompt avec la France, en 1742. Quoique déçu,

136 Prince Frédéric à Manteuffel, 7 octobre 1735 (D 926).

137 Frédéric II, « Sur la gloire » (1734), dans *Œuvres*, éd. J.-D.-E. Preuss, Berlin, R. Decker, 1846-1857, t. 11, p. 85-88 (ici p. 88).

138 Prince Frédéric à Voltaire, 4 novembre 1736 (D 1158).

139 Prince Frédéric à Voltaire, 19 avril 1738 (D 1482).

140 Charles Benoist, *Le Machiavélisme de l'Anti-Machiavel*, Paris, Plon-Bourrit, 1915, p. 73. Dans ses *Mémoires*, Voltaire écrira plus tard : « Si Machiavel avait eu un prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée aurait été d'écrire contre lui » (M, t. 1, p. 202).

141 Prince Frédéric à Voltaire, 26 avril 1740 (D 2203) ; Frédéric II à Voltaire, 7 [novembre] 1740 (D 2362).

142 Frédéric II à Algarotti, 8 novembre 1740, dans *Œuvres*, éd. cit., t. 16, p. 22-23.

143 À moins d'une indiscretion d'Algarotti, Voltaire n'en sut sans doute jamais rien, mais la similitude avec l'ancre de l'Envie dans *Le Temple de la Gloire* n'a pas dû échapper à Frédéric à la lecture.

144 Frédéric II à Jordan, 28 novembre 1740 et [début décembre 1740 ?], dans *Œuvres*, éd. cit., t. 17, p. 72 et 74.

Voltaire tente alors de resserrer les liens entre les deux pays¹⁴⁵. Craignant que le prochain voyage du philosophe à Berlin ne soit un coup monté, l'année suivante, Frédéric tente de nuire à Voltaire dans l'esprit de Louis XV¹⁴⁶, cabale contre sa candidature à l'Académie et l'attend de pied ferme en se disant que Berlin est « son pis-aller » et en se réjouissant à l'idée que le poète le « fera rire / Plein du venin de la satire¹⁴⁷ ».

Désarmé par les propos radicaux de Frédéric, mais surtout blessé de voir que ce dernier est « capable de mettre de la trahison dans l'amitié même¹⁴⁸ », Voltaire ruse aussitôt en jurant de venir s'installer à Berlin, alors qu'il n'en a nulle envie. Par ailleurs, le roi ne manque pas de retenir à dessein *La Clemenza di Tito* de Métastase pour inaugurer le nouvel opéra de Berlin¹⁴⁹, mais Voltaire l'incite plutôt à gracier un prisonnier en guise de véritable clémence, et confie : « [*Tito*] est sans vanité une galanterie que le roi m'a faite, ou plutôt à lui ; il a voulu que je l'admirasse dans sa gloire¹⁵⁰ » et quitte Berlin, non sans rimer quelques vers équivoques¹⁵¹. De retour à Paris, il espace ses lettres et Frédéric comprend trop tard qu'on l'a berné¹⁵². Contre toute attente, cependant, Louis XV s'est redressé entre-temps et s'illustre si bien à la tête de ses troupes que la coalition est renouée en juin 1744¹⁵³.

En novembre 1744, Voltaire adresse au roi de Prusse un poème où les noms « de Frédéric et de Louis » sont « entrelacés » par la Gloire dans « un cartouche de lumière ». Pannard, lui, fait chorus en lançant un vibrant « Vivent Louis

145 L'émotion joue : « Je voudrais seulement, Sire, que vous eussiez la bonté de me dire, la main sur la conscience, si vous êtes plus heureux que vous ne l'étiez à Rheinsberg » (Voltaire à Frédéric II, 25 mars 1741, D 2453) ou rugit : « Ne cesserez-vous point, vous et les rois vos confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse ? » ([vers le 15 mars 1742], D 2596). Voir aussi 5 mai [1741] (D 2478).

146 Voir ci-dessus, n. 123.

147 Frédéric II à Jordan, 12 juillet 1743, dans *Œuvres*, éd. cit., t. 17, p. 247.

148 Voltaire à Chaillou, [vers le 5 octobre 1743] (D 2854). Frédéric confirmait ainsi l'avis d'un diplomate français qui, dès 1740, était convaincu que le roi ne prêterait à Voltaire ou à Algarotti « que l'usage qu'il faut, [les] lire ou [les] entendre pour se délasser, mais [...] nulle sorte de crédit » (lettre de Vismes à Valori, 17 juin 1740, Archives des Affaires étrangères, « Angleterre », t. 410, f. 6, citée par Fernand Baldensperger, « Les prémisses d'une douteuse amitié : Voltaire et Frédéric II de 1740 à 1742 », *Revue de littérature comparée*, 10 (1930), p. 234.

149 Voltaire à Thiriot, 8 octobre [1743] (D 2857). D'autre part, en lui remettant des médailles célébrant la paix (16 octobre 1743, D 2867), le roi écartait cependant toute reprise des hostilités et, partant, tout espoir de coalition avec la France (Ch. Mervaud, *Voltaire et Frédéric II*, op. cit., p. 156, n. 139).

150 Voltaire à Maupertuis, 16 octobre 1743 (D 2866).

151 « Impromptu », éd. R. A. Nablow, *OCV*, t. 28A (2006), p. 462.

152 Frédéric II à Voltaire, 7 avril 1744 (D 2953).

153 Voltaire à Frédéric II, 2 novembre 1744 (D 3040).

et Frédéric ! » dans *Les Ennuis de Thalie*¹⁵⁴, en juillet-août 1745, moins pour « gueuser » la protection de Potsdam, comme le craignait Crébillon¹⁵⁵, que pour piquer peut-être Voltaire qu'il évite de nommer, mais qu'il laisse deviner par une pirouette de la rime¹⁵⁶. En juin, d'ailleurs, Voltaire envoie des rimes redoublées sur le même thème, mais il s'agit en fait d'« une mauvaise plaisanterie » qu'il confie aussi à Richelieu et à d'Argenson¹⁵⁷ afin d'amuser Louis XV qui y est traité plus « sérieusement » et plus « pompeusement » que le roi de Prusse. Il n'empêche que le geste pour le moins douteux de Voltaire à l'égard de Frédéric II n'a de sens que par un souci évident de marquer son allégeance à la France et son éloignement pour la Prusse, si ce n'est par le fruit d'un aveu extorqué avec plus ou moins de ruse ou de force pour compromettre davantage l'écrivain dans l'esprit de Frédéric.

Le tableau à charge, déjà bien lourd, aurait pu s'arrêter là, n'eût été la malice de Voltaire. Ainsi, Bélus-Crébillon et Bacchus-Roy pourraient bien servir d'écrans de fumée à des allusions beaucoup plus perfides. L'orgueil, l'esprit belliqueux et la cruauté de Bélus, par exemple, sont trop flagrants pour ne pas rappeler la soif de gloire et de conquête chez Frédéric. Même les propos d'Érigone qui accepte que Bacchus la néglige dès qu'une gloire soudaine s'offre à lui (III, 88-93) tiennent plutôt de la caricature que d'un sens exalté de l'abnégation. D'autre part, sans vouloir accorder plus de crédit qu'il ne faut à l'homosexualité patente du roi de Prusse¹⁵⁸, il ne serait pas impossible que la lubricité de Bacchus ne moque discrètement les penchants du roi.

Enfin, les lettres de Voltaire et de Frédéric depuis le début recèlent aussi maints détails disparates qui ont pu alimenter la réflexion du librettiste en élaborant son opéra et le portrait de Trajan. Outre les sages principes de gouvernement qui abondent notamment sur la félicité des peuples

154 Revue parodique de l'actualité, la comédie fut jouée chez les Italiens juste après la seconde fermeture de l'Opéra-Comique, mais resta inédite, sauf le vaudeville (Pannard, *Théâtre et œuvres diverses*, éd. cit., t. 1, p. 326-330) et un extrait (*Mercur de France*, août 1745, p. 148-155 ; Parfaict, *Dictionnaire des théâtres de Paris*, op. cit., t. 7, p. 492-501). Chez Pannard et Voltaire, l'immortalité, trait commun des deux héroïnes, protège Thalie contre l'art funeste du docteur Rubarbin et l'Envie contre la vengeance d'Apollon.

155 Lettre de Crébillon à Marville, 1^{er} juillet 1745, citée par M. Dutrait, *Étude sur la vie et le théâtre de Crébillon*, op. cit., p. 76. Le reproche de Crébillon ne figure ni dans le *Mercur* ni chez Parfaict.

156 Pannard, *Les Ennuis de Thalie* : « THALIE. – Et ce talent si souhaité / N'appartient aujourd'hui qu'au célèbre... / LA BROCHURE. – Il faut taire / Celui que vous voulez nommer » (Parfaict, *Dictionnaire des théâtres de Paris*, op. cit., t. 7, p. 498).

157 Voltaire à Richelieu, 20 juin [1745] (D 3152) ; Voltaire au marquis d'Argenson, 25 [juin 1745] (D 3157).

158 Roger Peyrefitte, *Voltaire et Frédéric II*, Paris, Albin Michel, 1992, *passim*.

(« Préface » et V, 40-49)¹⁵⁹, les horreurs de la guerre (II, 116 et III, 53)¹⁶⁰, la clémence envers l'ennemi autant que la défense de la vérité et de l'équité (« Préface »)¹⁶¹, le sentiment sacré du devoir (« Préface » et IV, 88)¹⁶², les mentors avisés d'hommes d'État illustres¹⁶³, citons les préjugés de la naissance (IV, 203-204)¹⁶⁴, l'inanité des honneurs (« Préface », I, 70-71 ; 1746, I, 3 et 131-136)¹⁶⁵, les dangers de la gloire (I, 17 ; II, 23-24, 27, 31-32, 48-50, 67-68, 75-77, 86-89 ; III, 94 ; IV, 14, etc.)¹⁶⁶, la suprématie du sentiment (II, 5-8, 30 et 126-129)¹⁶⁷, la victoire d'Apollon sur Python (I, 4)¹⁶⁸, Bacchus et l'origine du vin (III)¹⁶⁹, le rôle de la poésie qui doit fuir les clichés pour enseigner une saine morale (« Préface »)¹⁷⁰, les doux accents de la musique (1746, I, 3, 118a)¹⁷¹, si ce n'est l'ombre récurrente d'un temple (IV et V)¹⁷²

- 159 Voir aussi prince Frédéric à Voltaire, 21 septembre 1738 (D 1373) ; Voltaire au prince Frédéric, [vers le 5 décembre 1738] (D 1676) ; Voltaire à Cideville, 27 juin 1743 (D 2776).
- 160 Voir aussi Voltaire à Frédéric II, [vers le 15 mars 1742] (D 2596).
- 161 Voir aussi Voltaire au prince Frédéric, [vers le 15 avril 1740] (D 2199).
- 162 Chez Voltaire, c'est la fidélité à Mme du Châtelet contre Frédéric : Voltaire au prince Frédéric, vers le 15 janvier 1737 (D 1255) ; Voltaire à Frédéric II, 20 juillet 1740 (D 2270) ; [vers le 1^{er} décembre 1740] (D 2378) ; 15 décembre [1740] (D 2383) ; 31 décembre 1740 (D 2392). Voir aussi Voltaire à d'Argental, 1^{er} [mars 1737] (D 1291) ; 6 janvier 1741 (D 2394), etc. Pour Frédéric, c'est la suprématie de sa politique belligérante de monarque sur son pacifisme de philosophe : Frédéric II à Voltaire, 12 juin 1740 (D 2233) ; 23 décembre 1740 (D 2388) ; 16 avril 1741 (D 2464) ; 12 avril 1742 (D 2602), etc.
- 163 Voltaire à Berger, 10 septembre 1736 (D 1145) ; prince Frédéric à Voltaire, 8 août 1736 (D 1126) ; 27 septembre [1737] (D 1373) ; 14 janvier 1738 (D 1428) ; 6 août 1738 (D 1575) ; 9 septembre 1739 (D 2072), etc.
- 164 Voir aussi prince Frédéric à Voltaire, 13 novembre 1736 (D 1200).
- 165 Voir aussi Voltaire au prince Frédéric, [vers le 1^{er} mai 1740] (D 2205).
- 166 Voir aussi Frédéric II à Voltaire, 23 décembre 1740 (D 2388) ; Voltaire au marquis d'Argenson, 8 janvier 1741 (D 2520).
- 167 Voir aussi prince Frédéric à Voltaire, 26 juin 1739 (D 2036) ; Voltaire au prince Frédéric, 12 août [1739] (D 2062) ; 10 mars [1740] (D 2177) ; 3 août 1741 (D 2520).
- 168 Voir aussi Voltaire au prince Frédéric, 25 avril [1739] (D 1991) ; 30 mai [1739] (D 2020) ; Voltaire à Frédéric II, 3 août 1741 (D 2520).
- 169 Voir aussi Voltaire au prince Frédéric, 30 mai [1739] (D 2020) ; Voltaire à Frédéric II, 5 juin[-juillet] 1740 (D 2260).
- 170 Voir aussi Voltaire au prince Frédéric, [vers le 1^{er} septembre 1736] (D 1139) ; [vers le 1^{er} mai 1740] (D 2205).
- 171 Voir aussi Voltaire à Frédéric II, 3 août 1741 (D 2520) ; [vers le 15 juillet 1742] (D 2627).
- 172 Voltaire songeait à faire exécuter des tapisseries inspirées de *La Henriade*, dont deux sur le temple du Destin et le temple de l'Amour (Voltaire à Frédéric II, [vers le 5 juin 1740], D 2224). Il recommandait aussi à Helvétius de bien travailler pour atteindre au temple de la Gloire (Voltaire à Helvétius, 27 octobre 1740, D 2353).

dédié ironiquement à Janus en période de guerre¹⁷³ ou consacré à l'amitié ou à Voltaire, s'il s'installait à Berlin¹⁷⁴.

DANS LE SILLAGE DU TEMPLE DE LA GLOIRE

Au vu de l'ampleur des croisements inopinés que nous venons d'exposer et qui rompent la langue de bois autour du *Temple de la Gloire*, tout indiquerait donc que l'opéra-ballet, bien loin d'avoir été sans grand intérêt et sans lendemain, suscita une vive polémique et un combat sans merci faute d'explication. Même conçu comme une plaisanterie, il tournait au drame et avait tous les airs d'un règlement de comptes, comme l'appréhendait Mouhy¹⁷⁵, même si la police muselait les langues et paralysait les plumes. Seuls Desfontaines et Fréron auraient peut-être pu attiser la querelle, mais l'un meurt en décembre 1745 et l'autre est exilé pour six mois à la mi-janvier 1746. Aucun risque, par ailleurs, de voir une parodie à l'Opéra-Comique qui est fermé depuis juin 1745, ou à la Comédie-Italienne où le genre est interdit depuis la même date. Vauvenargues, il est vrai, parle d'un scandale, mais c'est moins pour expliquer la ruse de Voltaire, dont il semble tout ignorer avec beaucoup d'indulgence, que pour déplorer l'agitation déchaînée contre son ami « depuis quatre mois¹⁷⁶ ». Ironie du sort, la censure de théâtre, qui relevait de Crébillon et qui n'avait pu prévaloir sur les spectacles à la cour, est étouffée ostensiblement dans sa propre juridiction à l'Opéra et moquée impunément dans son représentant le plus illustre, puisque l'œuvre paraît quinze fois à Paris, sans variante, en décembre 1745. À la seconde série de représentations, au printemps suivant, Voltaire aura assoupli le caractère de Bélus, sans doute avec quelque réticence, mais le portrait de Trajan n'aura pas changé d'un iota. Dans ce contexte, la clémence de Louis XV apparaît plus hermétique que jamais et l'on ne peut que s'interroger sur le rôle qu'il a dû jouer dans l'étonnante impunité dont Voltaire a pu jouir en ces mois troubles.

173 Frédéric II à Voltaire, 21 octobre 1740 (D 2346) ; Voltaire à Frédéric II, 15 décembre [1740] (D 2383). La métaphore s'apparente ici aux fameux leurres du « palais d'Alcine » (Voltaire à Chaillou, [vers le 5 octobre 1743], D 2854).

174 Frédéric II à Voltaire, 21 octobre 1740 (D 2346) ; 25 juin 1743 (D 2775).

175 Mouhy à Marville, 30 janvier 1745 (D 3072a) : « Ses principes sont si détestables que si jamais il acquérait de la faveur, malheur à ceux qui l'auraient persécuté ou qu'il n'aimerait pas ».

176 Voir ci-dessus, n. 23.

En tout cas, le ton est donné. Dès janvier 1746, la rumeur court que Voltaire est disgracié et que Roy est « rentr[é] dans ses fonctions à la cour¹⁷⁷ ». Piron, lui, dédie à Frédéric II une fable dans laquelle le poète courtisan, vanté par « une idolâtre cabale », est un serin glorieux que les dieux ont transformé en cigale – « après *La Princesse de Navarre* et *Le Temple de la Gloire* », précise-t-on en note –, qui continue à quémander les honneurs. S'y greffe une « épître » sous forme de mise en garde¹⁷⁸ que Voltaire, oubliant sa propre témérité dans l'opéra, aurait dénoncée à Frédéric comme un crime de « félonie et de lèse-majesté ». Pour sa part, un certain chevalier de Laurès publie, dans le *Mercur* de février 1746, un poème dédié à Voltaire et daté « du milieu de 1744 », mais dont l'emphase est pour le moins prémonitoire :

Le Ciel s'ouvre... La Gloire à ma vue étonnée
Montre dans l'avenir ta haute destinée ;
Ceint du même laurier, au même trône assis,
Je te vois dans son temple à côté de Louis¹⁷⁹.

344

L'exaspération est telle que, dans la suite des événements, la moindre étincelle mettrait le feu aux poudres. Crébillon, outragé comme censeur autant par le polémiste que par les autorités qu'il sert depuis dix ans, tout comme Roy, humilié par le même rival et par les mêmes autorités qui l'ont limogé sans égard comme librettiste de cour, n'attendent que le moment propice pour réagir. Quant aux réactions hautaines et cyniques de Frédéric, victime d'un crime de lèse-majesté, rappelons-le, elles sont caractéristiques d'un admirateur royal qu'on a berné et qui se voudrait encore magnanime, mais qui reprend son rang de roi et entend n'épargner aucune occasion pour faire sentir au coupable qui est le maître.

Pour sa part, Voltaire poursuit son inexorable fuite en avant. Plus courtisan que jamais, il célèbre Louis XV comme le « père de la patrie¹⁸⁰ » dans son

177 Fréron, *Lettres de Madame la comtesse de ****, op. cit., 12 janvier 1746, p. 297 ; Dainard 944, 8 janvier 1746 ; Dainard 947, 16 janvier 1746 ; Dainard 949, 20 janvier 1746 ; Dainard 953, 30 janvier 1746 ; Voltaire à Crousaz, 27 février 1746 (D 3331).

178 Contre Voltaire qui se plaignait du silence de Frédéric « depuis trois mois » (2 novembre 1744, D 3040), Piron composa une fable, « L'aigle et les deux cigales » (*Œuvres*, éd. cit., t. 8, p. 158-162), et une « Épître au roi de Prusse » (p. 155-158), jugée « bien plate » (Dainard 971, 13 mars 1746), qui finissait ainsi : « C'est qu'en rêve il est dangereux / Ce Voltaire si doux et si sûr. [...] / En rêve il cajola ta sœur : / Prends garde que, dans sa fureur, / En rêve, un jour il ne te batte. » Voir aussi Voltaire à d'Argental, 19 avril 1776 (D 20072) ; Voltaire au *Mercur de France*, 19 avril 1776 (D 20073).

179 Laurès, « Épître adressée à M. de Voltaire », *Mercur de France*, février 1746, p. 88-90 (citation, p. 90). Voltaire semble y avoir répondu dès juillet 1744 : Voltaire à Laurès, 11 juillet 1744 (D 3001).

180 *Discours de réception à l'Académie française*, éd. K. Racevskis, OCV, t. 30A (2003), p. 36.

discours de réception à l'Académie, en mai 1746. En août, il déclame « La Félicité des temps »¹⁸¹, puis donne, en 1748, son *Panegyrique de Louis XV*¹⁸² en six langues. Enfin, qui sait si les grands projets d'urbanisme de Trajan ne l'ont pas incité dans la foulée à relancer aussi l'idée d'« embellir » Paris, en 1750¹⁸³ ? De toute évidence, le rôle de courtisan lui sourit et, en décembre 1746, il reçoit enfin la charge de gentilhomme ordinaire qu'il convoitait. Entre-temps, on lui aura commandé *Sémiramis* pour les relevailles de la dauphine qui meurt en couches, en août 1746. Qu'à cela ne tienne, le projet est reporté au second mariage du dauphin, en février 1747, mais Voltaire peine à finir et la Comédie-Française hérite de la tragédie qui ne sera montée qu'un an et demi plus tard avec de somptueux décors et costumes offerts par le roi.

Par ailleurs, la hargne de Voltaire n'a d'égale que la rancœur de Roy¹⁸⁴ et de Crébillon. Roy fait colporter ses anciens libelles contre la candidature de Voltaire à l'Académie, mais aussitôt élu, ce dernier intente un procès retentissant. Le jour de son discours de réception, qui coïncide avec la seconde mouture du *Temple de la Gloire* à l'Opéra, Voltaire se venge de Crébillon qui a tenté de l'intimider au début de la séance¹⁸⁵ et foudroie « à terre le vieux lyrique¹⁸⁶ » en le persiflant après avoir omis de le citer parmi les grands écrivains dijonnais du temps¹⁸⁷.

Il est vrai que Voltaire rumine alors une nouvelle *Sémiramis* plus proche, selon lui, des véritables ressorts dramatiques et lance le premier assaut d'une croisade de trente ans contre cinq tragédies de Crébillon. Par ailleurs, dans un long exposé placé en tête de l'édition de *Sémiramis*, le dramaturge rend hommage à Métastase¹⁸⁸, puis en illustre la portée moralisatrice dans la

181 *La Félicité* était aussi le titre du ballet que Roy avait composé pour le premier mariage du dauphin, en 1745.

182 Crébillon le jugera « dangereux » et en interdira l'impression à Paris, mais six éditions « approuvées » paraîtront à Lyon (Voltaire à Mme Denis, 27 [juillet 1748], D 3726).

183 « Des embellissements de Paris » et « Des embellissements de la ville de Cachemire », éd. M. Waddicor, *OCV*, t. 31B (1994), p. 213-233 et 249-261.

184 Dainard 974, 20 mars 1746 : « Je croyais que ce crieur de haro ne se vautrerait pas avec les autres dans la fange, mais s'il n'est pas au fond, il en a au moins jusqu'à la ceinture ». Voir aussi Voltaire à Alary, [16 avril 1746 ?] (D 3362).

185 Dainard 997, 12 mai 1746.

186 Cideville à Voltaire, 1^{er} septembre 1746 (D 3455). Voir aussi *Voltariana*, op. cit., p. 315.

187 *Discours de réception à l'Académie française*, éd. cit., p. 22 et 30-31. Dans l'édition originale du *Discours*, Voltaire ne fait qu'allusion à « la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, et où le mérite de l'esprit semble être un caractère des citoyens », mais, dans une note tardive, il ne cite que La Monnoye, Bouhier, Lantin et Bossuet, tout en écartant Crébillon, Piron et Rameau.

188 « Dissertation sur la tragédie ancienne et moderne », dans *Sémiramis*, éd. R. Niklaus, *OCV*, t. 30A (2003), p. 141-146.

tragédie elle-même par le truchement de l'austère Oroès, le grand-prêtre¹⁸⁹. Toujours en 1746, Voltaire publie sa *Lettre à un premier commis*¹⁹⁰, opuscule sur la liberté de parole qui remonterait à la promotion de Crébillon comme censeur, en 1733. Dans son poème « Sur la victoire de Laufelt », en 1747, il se plaint des panégyriques « visés par Crébillon, / Signés Marville, et jamais Apollon¹⁹¹ ». En 1748, il publie *Zadig* sans visa de censure, mais y plaque par malice une parodie d'approbation¹⁹². En cabalant à l'Académie ou en y bousculant les rituels¹⁹³, puis en froissant la direction du Théâtre de Petits-Cabinets¹⁹⁴, il sème la zizanie et s'aliène des personnes sur qui il aurait dû pouvoir compter.

Lorsque d'Argenson est renvoyé des Affaires étrangères, en janvier 1747, la faveur de Voltaire chancelle déjà¹⁹⁵ et c'est Roy qui assure le clou des festivités au second mariage du dauphin, en février. Voltaire se met-il à louer encore les amours adultères du souverain¹⁹⁶ ? Roy incite aussitôt l'auteur de *L'Indiscret* à prêcher d'exemple¹⁹⁷, puis l'inonde d'épigrammes, ici louant le *Catilina* de Crébillon contre *Sémiramis* ou déplorant que l'amant d'Émilie ait osé lui survivre, là compatissant avec les académiciens et les gentilshommes ordinaires contre leur remuant collègue¹⁹⁸ ou aigrissant sa disgrâce, en 1750¹⁹⁹. Voltaire, lui, l'aura raillé sous les traits de l'Envieux dans *Zadig*, en 1748, et aura défié son « scorpion » de rival en faisant jouer *Nanine* à la Comédie-Française, en

346

189 Voir ci-dessus, n. 98.

190 *Lettre à un premier commis*, éd. P. Rétat, *OCV*, t. 9 (1999).

191 « Lettre à Son Altesse Sérénissime Madame la duchesse du Maine sur la victoire remportée par le roi à Laufelt », éd. R. A. Nablou, *OCV*, t. 30C (2004), p. 199. Voir « Sur les événements de 1744 », éd. cit., p. 241.

192 *Zadig*, éd. H. T. Mason, *OCV*, t. 30B (2004), p. 113.

193 Dainard 1015, 23 juin 1746 ; Dainard 1028, 25 juillet 1746 ; Dainard 1067, 16 octobre 1746.

194 Marmontel, *Mémoires*, éd. cit., t. 1, p. 121.

195 Mme de Graffigny rapporte que le roi, craignant que la tragédie ne déçoive à la cour, avait demandé qu'elle soit d'abord présentée à Paris (Dainard 1093, 23 décembre 1746).

196 « À Mme de Pompadour [...] qui venait de jouer la comédie aux Petits-Appartements » et « À Mme de Pompadour », éd. R. A. Nablou, *OCV*, t. 30A (2003), p. 426-427 et 429. Voir Raynal, *Nouvelles littéraires*, dans *Correspondance littéraire*, éd. M. Tourneux, Paris, Garnier, 1877, t. 1, p. 129.

197 *Ibid.*, p. 138 ; Voltaire, *L'Indiscret* (I, 1), éd. J. Dunkley et R. Goulbourne, *OCV*, t. 3A (2004), p. 77 : « Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire / N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire ».

198 Dans sa critique, Roy ne pouvait avoir oublié que, en 1723, il n'avait pu occuper la charge de gentilhomme « extraordinaire » qu'on lui aurait accordée, parce que ses collègues « ordinaires » s'y étaient opposés (Voltaire à Mme de Bernières, [vers le 28 juin 1723], D 156).

199 Voltaire aux d'Argental, 29 juillet [1749] (D 3970). Voir aussi Voltaire à Raynal, 30 juillet [1749] (D 3972) ; Voltaire à Mme du Bocage, 12 octobre [1749] (D 4034) ; Raynal, *Nouvelles littéraires*, op. cit., t. 1, p. 304-305 et 487 ; Voltaire à d'Argental, 11 mars [1752] (D 4828). Voir aussi E. H. Polinger, *Pierre Charles Roy*, op. cit., p. 239-242.

1749²⁰⁰. Dès lors, on comprendrait d'autant mieux pourquoi Voltaire, s'il en est bien l'auteur, aurait commis l'épigramme « Connaissez-vous certain rimeur obscur ? » contre Roy, peut-être dès 1745²⁰¹.

Entre-temps, l'opprobre suprême aura surgi sous forme d'une parodie de *Sémiramis*, qui évite de justesse de paraître à la cour, en octobre 1748, mais qui se matérialise à Paris, en janvier 1749, à la suite d'un imbroglio aussi subversif et d'une *omertà* aussi opaque que ceux entourant *Le Temple de la Gloire*, en 1745, mais qui se retournent cette fois contre Voltaire²⁰².

Par ailleurs, rien n'a transpiré des réactions de Frédéric au *Temple de la Gloire*, mais on peut supposer qu'il perdit ses dernières illusions sur la sincérité de Voltaire. Convaincu que la faveur du poète ne saurait durer bien longtemps à la cour de France, il pourrait fort bien avoir agi en sous-main pour en précipiter le déclin. En 1745, par ailleurs, il fait rassembler toutes les éditions de Voltaire, puis entérine sa nomination comme membre étranger de l'Académie de Berlin, l'année suivante²⁰³. À mesure, cependant, que leurs relations se renouent, le ton de ses lettres devient tranchant, caustique, en dépit des avances qu'il multiplie pour attirer l'écrivain en Prusse, surtout après la mort d'Émilie. Voltaire, lui, n'a pas coupé les ponts tout à fait. En 1744, il prie encore Frédéric d'intercéder en faveur de Mme du Châtelet dans son procès de Clèves²⁰⁴. En 1745, il envoie *La Princesse de Navarre* au ministre de Prusse²⁰⁵, mais évite sans doute d'en faire autant avec *Le Temple de la Gloire*. À sa réception à l'Académie française, en mai 1746, il cite Frédéric II et sa maîtrise parfaite du français pour illustrer l'universalité de la langue de Corneille²⁰⁶. En juin, il charge Algarotti de saluer tous « ceux qui daignent se souvenir un peu de [lui]²⁰⁷ », à Berlin. En juillet, il se croit à l'agonie et veut léguer tous ses manuscrits à Frédéric qui le raille comme « un inconstant,

200 Voltaire à d'Argental, 29 juillet [1749] (D 3970). En 1752, le succès de *Rome sauvée* força le « rimeur enragé », tel Belzébuth, à « chanter les louanges de Dieu » (Cideville à Voltaire, 25 février 1752, D 4818).

201 « Épigramme », M, t. 10, p. 530-531 : elle est classée entre 1744 et 1746. Nous remercions R. A. Nablow et S. F. Davies de nous avoir signalé que la première édition connue était de 1761 (« Épigramme contre un poète », dans *Troisième Suite des Mélanges de poésie...*, s.l., s.n., p. 426-427) et de nous avoir précisé que le poème était attribué aussi à Piron (*Élite de poésies fugitives*, Londres, s.n., 1770, t. 5, p. 104).

202 Voir notre article « Un secret bien gardé : *La Cabale* de Saint-Foix, parodie muselée de *Sémiramis* », *Cahiers Voltaire*, 5 (2006), p. 23-50.

203 Frédéric II à Mauvertuis, 13 [octobre 1745] (D 3236) ; Voltaire à Jariges, 3 juillet [1746] (D 3435).

204 Voltaire à Frédéric II, 2 novembre 1744 (D 3040).

205 Voltaire à Podewils, 25 [mars 1745] (D 3088).

206 *Discours de réception à l'Académie française*, éd. cit., p. 29.

207 Voltaire à Algarotti, 4 juin [1745] (D 3136).

un ingrat, un perfide, un...²⁰⁸ » et qui le plagie ironiquement²⁰⁹. Dans une variante d'une épître de 1747, Voltaire chante un peu la palinodie à propos du *Temple de la Gloire*, lorsqu'il avoue :

Il est trop aisé de déplaire,
Quand on parle aux rois trop longtemps ;
Comparer deux héros vivants
N'est pas une petite affaire²¹⁰.

Comme leurs liens se resserrent, malgré tout, Voltaire a donc toutes les raisons d'écarter *Le Temple de la Gloire* – et *La Princesse de Navarre*, pour faire bonne mesure – de l'édition de ses *Œuvres*, à Dresde, en 1748, afin de ne pas desservir sa cause auprès de Frédéric. La même année, il fait supprimer aussi une grande partie des cahiers de l'édition pirate de Rouen²¹¹, qui comprenait sans doute les deux opéras. En février 1749, pourtant, peu après la dernière du *Catilina* de Crébillon, le roi lui lance sans façon : « Venez sans dents, sans oreilles, sans yeux, et sans jambes [...] ; pourvu que ce je-ne-sais-quoi qui vous fait penser et qui vous inspire de si belles choses soit du voyage, cela me suffit²¹² ».

Pour comble, il lui fait corriger une ancienne épître « Sur la vanité et l'intérêt » qui datait du différend sur l'*Anti-Machiavel* et qui remettait en lumière leur éternel rapport de force, d'autant plus que, au premier envoi, Frédéric avait ajouté : « Vous lirez [...] une épître où je me suis avisé de parler très sérieusement à une sorte de gens qui ne sont guère d'humeur à régler leur conduite sur la morale des poètes²¹³ ». Voltaire ne s'en émeut pas et loue même

208 Voltaire à Frédéric II, 22 septembre 1746 (D 3462) ; Frédéric II à Voltaire, 18 décembre 1746 (D 3488).

209 Frédéric II à Voltaire, 22 février 1747 (D 3511). Voltaire, « À Monsieur [...] de Genonville », éd. N. Masson, *OCV*, t. 1B (2002), p. 423 : « Car je t'aime toujours, tout ingrat et vaurien [...] / Je te pardonne tout avec un cœur chrétien ».

210 « Épître au roi de Prusse », éd. R. A. Nablou, *OCV*, t. 30A (2003), p. 413.

211 Voltaire à Clément, 11 juin 1748 (D 3667) ; Voltaire à Berryer, 13 juin 1748 (D 3669) ; [vers le 24 juin 1748] (D 3677) ; Voltaire à Cideville, [13 mars 1749] (D 3884). Par la suite, *Le Temple de la Gloire* est oublié ou presque : en 1753, Fréron inséra deux articles inédits de 1746 dans ses *Opuscules* (voir ci-dessus, n. 27 et 33) ; en 1760, le *Journal des journaux* (Mannheim, Imprimerie électorale, 1760, t. 1, p. 253) justifie l'absence des deux opéras dans l'édition des *Œuvres*, en 1757. L'opéra refait surface dans l'édition de 1764, qui serait un rhabillage de l'édition pirate de 1748 (*Collection complète des œuvres de M. de Voltaire*, Amsterdam, Compagnie [Rouen, Machuel ?], 1764, t. 9). Voir David Smith, Andrew Brown *et al.*, « Robert Machuel, imprimeur-libraire à Rouen, et ses éditions des œuvres de Voltaire », *Cahiers Voltaire*, 6 (2007), p. 35-57.

212 Frédéric II à Voltaire, 13 février 1749 (D 3866). Voir ci-dessus, n. 136.

213 Prince Frédéric à Voltaire, 15 avril 1740 (D 2198). Il s'agit de l'« Épître sur la gloire et la vanité ».

le poème, mais s'élève contre une « Ode sur la guerre »²¹⁴. Pour couronner le tout, il se moque des humeurs capricieuses du roi en détarrant des lettres vieilles de onze ans²¹⁵. Vexé, Frédéric réplique : « Distinguez l'homme d'État du philosophe, et sachez qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être politique par devoir, et philosophe par inclination²¹⁶ », mais ce n'est que pour mieux jouer double jeu. En effet, dans la suite de sa lettre, le roi glose sur le *Catilina* de Crébillon sans préciser qu'il a écrit au vieux dramaturge une semaine plus tôt pour le louer²¹⁷.

Le temps que la querelle autour de *Sémiramis* s'envenime en août 1748 et que la parodie soit jouée en janvier-février 1749, voilà que Voltaire vend sa charge de gentilhomme ordinaire, en mai 1749. Les avantages lucratifs et les égards honorifiques dont il profite alors ressemblent plutôt à un âpre monnayage du démissionnaire ou à un pis-aller tactique des autorités qu'à une distinction méritée. Après la mort d'Émilie, en septembre, l'écrivain hésite encore à partir pour la Prusse et Frédéric s'impatiente²¹⁸, mais ne déroge pas à son jugement global : « On peut apprendre de bonnes choses d'un scélérat. Je veux savoir son français ; que m'importe sa morale ? [...] On admire son esprit, en même temps qu'on méprise son caractère²¹⁹ ». Au printemps 1750, feignant de se résigner face aux atermoiements de Voltaire, le roi accueille d'Arnauld à Berlin et clame que le « couchant » de l'un préfigure l'« aurore » de l'autre. Déjà en route vers l'Allemagne, Voltaire bondit et se plaint au roi qui l'« égratigne d'une main » et le « prot[è]ge de l'autre²²⁰ ». La boutade de Frédéric est d'autant plus vexante pour Voltaire que Louis XV, à qui l'écrivain était venu demander congé, lui avait sèchement tourné le dos, comme au temps du *Temple de la Gloire*, à la différence que, cette fois-ci, la rupture est totale. Nulle surprise, dans ces conditions, si la charge d'historiographe et

214 « Votre Majesté fait de beaux vers, mais elle se moque du monde » (Voltaire à Frédéric II, 26 janvier 1749, D 3856). Dans l'*Éloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741* (éd. R. A. Nalbow, *OCV*, t. 30C, 2004, p. 223 et 222), daté du 1^{er} juillet 1748 mais publié en 1749, Voltaire s'élèvera encore contre la « rage destructrice » des hommes et le « fléau épouvantable » de la guerre. Voir aussi Frédéric II, « La Guerre présente [1747] », dans *Œuvres*, éd. cit., t. 10, p. 27-30.

215 Prince Frédéric à Voltaire, 25 décembre 1737 (D 1413) ; 19 février 1738 (D 1458) ; 19 avril 1738 (D 1482).

216 Frédéric II à Voltaire, 13 février 1749 (D 3866).

217 La lettre à Crébillon du 5 ou 8 février 1749 est citée en note à D 3866. Les deux lettres circulent à Paris et font scandale au grand dam de Frédéric (Frédéric II à Voltaire, 19 avril 1753, D 5273).

218 Frédéric II à Voltaire, 25 avril 1750 (D 4136) : « [On] érige des autels au dieu invisible ; mais, prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront sûrement d'autres autels aux dieux ses rivaux, s'il ne se montre jamais. Je n'en dis pas davantage ».

219 Frédéric II à Algarotti, 12 septembre 1749, voir D 4011, commentaire.

220 Voltaire à Frédéric II, 26 juin 1750 (D 4166) ; Marmontel, *Mémoires*, éd. cit., t. 1, p. 125.

tous les privilèges que Voltaire devait conserver après son départ de France lui furent confisqués ou contestés dès qu'il devint chambellan de Prusse.

À son arrivée à Potsdam, malgré la fausse euphorie qui règne dans ses lettres, Voltaire se remet à retoucher l'« Épître sur la gloire et la vanité »²²¹, fâcheux souvenir qui lui rappelle, on ne peut plus clairement, que les rôles sont bien démarqués et qu'il serait malsain de vouloir s'en affranchir. Par précaution sans doute, il désavoue formellement ses deux opéras et les écarte de l'édition de ses *Œuvres*, en 1751²²². Pourtant, l'épreuve de force est inévitable et le roi se lasse des intrigues successives de son chambellan. Adieu alors à la clémence de Trajan, lorsque Frédéric rompt sans ménagement avec Voltaire, en 1753. Pour se consoler, le poète n'aura d'autre exutoire que d'ériger un monument fictif à ses rêves déçus en remaniant à son avantage ses lettres de Prusse à sa nièce. Ainsi, certains propos amers, qui ne subsistent que sur la seule foi de Voltaire, perdent une part d'authenticité : que ce soient la fameuse « écorce » qu'on jette après avoir pressé l'orange, les phrases perfides du « dictionnaire à l'usage des rois » ou les « poésies » de Frédéric que Voltaire compare à du « linge sale à blanchir », ils ne sont peut-être pas inventés de toutes pièces, mais nuancés ou arrangés en tout cas pour venger la réputation du poète courtisan²²³. Ainsi, l'écrivain bouclerait la boucle et renouerait avec l'ancienne ruse qui lui avait si bien réussi pour le *Temple de la Gloire*. Par une rare mystification, dont l'audace masque mieux l'énormité, le réformateur de l'historiographie forge lui-même de fausses lettres qui ne seront publiées qu'après la mort de Frédéric, lésant ainsi le principal intéressé de tout droit de réponse devant la postérité. Certes, l'ampleur de la tâche n'est pas comparable avec *Le Temple de la Gloire*, mais l'intérêt majeur tient au fait que, chaque fois, les lettres de l'auteur lui servent de matière première vivante et douloureuse pour régler ses comptes avec le despote, si éclairé soit-il, qui l'a manipulé et humilié.

350

CONCLUSION

Au terme de notre enquête si fertile en rebondissements, force nous est de constater que les conclusions qui s'en dégagent suscitent autant de questions qu'elles en résolvent. Comment imaginer, en effet, que quelques

²²¹ Voir ci-dessus, n. 213.

²²² Voltaire à Lambert, [février 1751 ?] (D 4382). Voltaire se rétractera plus tard (Voltaire à Duvernet, 7 février [1776], D 19905).

²²³ Voltaire à Mme Denis, 2 septembre 1751 (D 4564) ; 18 décembre 1752 (D 5114) ; 24 juillet 1752 (D 4956). Voir aussi André Magnan, *Dossier Voltaire en Prusse (1750-1753)*, SVEC, 244 (1986), p. 27-30, 48-49 et 40, ainsi que *Mémoires*, M, t. 1, p. 3.

traits polémiques contre des rivaux comme Roy et Crébillon, même s'ils semblent pour le moins déplacés dans un panégyrique royal devant toute la cour, précludraient à un double crime de lèse-majesté contre Louis XV et Frédéric II ? Certes, le terme de « complot » paraît excessif, mais il est difficile de ne pas discerner tous les indices d'un coup savamment monté qui repose, si ce n'est sur la complicité active des plus hautes sphères de l'État, du moins sur leur accord tacite. De la part de Voltaire qui n'est peut-être pas forcément l'inspirateur de la mascarade, mais qui semble s'y être acoquiné sans trop se soucier des suites et en y trouvant son intérêt au passage, ce serait à coup sûr pousser bien loin la plaisanterie. Qui sait cependant si l'écrivain n'a pas été acculé au mur et invité, par suite d'un âpre marchandage, à trancher entre ses convoitises versaillaises et ses aspirations berlinoises, pour apaiser les esprits bien-pensants qui, rappelons-le, réclamaient qu'il fût embastillé pour son impiété et son patriotisme suspect ? Certes, chaque signalement relève souvent d'un réservoir de lieux communs surexploités, mais n'en témoigne pas moins d'autant d'associations d'idées qui se retrouvent « fagotées²²⁴ » dans le creuset de Voltaire. Tel ou tel rapprochement isolé pourra paraître hasardeux ou peu concluant, mais l'ensemble forme un tout cohérent qui ébranle le schéma reçu de l'œuvre de circonstance et en dévoile toute la hardiesse et la subversion.

Et si l'œuvre n'était que forfanterie bouffonne dont toute la logique interne ne reposerait que sur la dérision, l'insolite, le cocasse et l'illusion ? Une esthétique carnavalesque et déroutante de faux-semblants et d'idées reçues où rien ne doit être pris au mot ? Une réalité évanescence qui disparaît derrière des effets de miroir successifs où tous les points de repère s'effritent ? Du panégyrique de Louis XV et de l'exaltation de la gloire, on aboutirait ainsi à un « éloge de la folie » ou du non-sens en tout point fidèle au parti pris burlesque qui plombait *La Princesse de Navarre* et qui culminera avec les coassements de *Platée*.

En cette piquante imposture réside d'ailleurs toute l'ambiguïté de Voltaire, dont Jacques Van den Heuvel a très bien étudié le « double et triple fond » dans les contes :

Ce genre qu'il dénigre, il va l'amener à un point de perfection inégalée. Il y a là un problème déroutant, et presque choquant [qui] semble engager la sincérité [...] de Voltaire, [...] si déconcertant en ses mensonges qu'il peut paraître mentir encore lorsqu'il dit la vérité. Ou si ce n'était duplicité, ce serait tout au moins prudence, honte de l'affirmer [...] ; ou encore, en mettant les choses au mieux, il faudrait y voir cette instabilité malade, qui le pousse toujours à chérir secrètement ce qu'il dénigre et à dénigrer ce qu'il chérit²²⁵.

²²⁴ Voir ci-dessus, n. 13.

²²⁵ J. Van den Heuvel, *Voltaire dans ses contes*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 88-89.

Dans la même veine, la dédicace usurpée de *Mahomet* au pape, les tartuferies adressées à l'abbé Boyer et au père de La Tour²²⁶, les antithèses brillantes du discours de réception à l'Académie ou l'édition de *Zadig* au nez de la censure relèvent toutes du même tour d'esprit. La ruse devient alors « un jeu presque jubilatoire », comme disait Claudine Lavigne²²⁷. Dans une lettre au président Hénault, par exemple, où Voltaire explique le but de son opéra, le lecteur apprend à ses propres dépens que l'élan de sincérité qui devrait guider l'écrivain est tempéré par une redondance rhétorique, suivie d'une virgule des plus subtiles qui suspend la phrase, culbute soudain l'intention première et annonce à demi-mot les dérives les plus folles : « Je la ferai dans mon goût, dans un goût noble, et convenable aux grandes choses qu'il faut exprimer, *ou faire entendre*²²⁸ ». Le sentiment de malaise est d'ailleurs renforcé par les derniers mots de la préface-programme de l'opéra où l'auteur, plutôt blasé et même désinvolte, laisse le spectateur sur sa faim : « Voilà le plan de cette fête ; il est au-dessus de l'exécution et au-dessous du sujet ; mais quelque faiblement qu'il soit traité, on se flatte d'être venu dans un temps où ces seules idées doivent plaire²²⁹ ». Face à de tels propos, on croirait que Voltaire, par une sorte d'autodérision qu'il maîtrise allègrement, tire un pied de nez magistral à ses détracteurs en décrivant presque son opéra-ballet, alors qu'il l'a justement conçu lui-même comme une farce afin de brouiller les pistes. Du coup, le chercheur est pris de court tant la ruse est grossière, mais comprend peut-être mieux pourquoi La Harpe, irrité contre pareille insolence²³⁰, n'y a vu que du feu. Pour sa part, Roger Vaillot, plus perspicace qu'il n'y paraîtrait d'abord, n'aura peut-être jamais cru si bien dire en qualifiant *Le Temple de la Gloire* d'ouvrage « très voltairien » et de « défi à ses ennemis d'un Voltaire comblé²³¹ », sans s'étendre davantage sur la question.

Par ailleurs, les pages déjà si éclairantes de Christiane Mervaud sur les rapports entre Voltaire et Frédéric II prennent un sens et un poids infiniment plus profonds. D'« affinités électives » en « intermittences du cœur²³² », leurs relations se compliquent en 1740, s'étiolent dès 1743, puis se durcissent en

226 Voltaire à Boyer, [vers février 1743] (D 2723) ; Voltaire à La Tour, [vers le 1^{er} avril 1746] (D 3348).

227 C. Lavigne, « Stratégies de Voltaire face à la censure », dans J. Domenech (dir.), *Censure, autocensure et art d'écrire de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, Édition Complexe, 2005, p. 181.

228 Voltaire à Hénault, 13-15 juin [1745] (D 3142). Nous soulignons.

229 *Le Temple de la Gloire*, éd. citée, p. 323. Flaubert s'étonnera plus tard de cette phrase qu'il trouve équivoque (*Le Théâtre de Voltaire*, éd. Th. Besterman, SVEC, 51, 1967, p. 694).

230 Voir ci-dessus, n. 110.

231 R. Pomeau (dir.), *Voltaire en son temps*, Paris/Oxford, Fayard/Voltaire Foundation, 1995, t. 1, p. 475 et 473.

232 Ch. Mervaud, *Voltaire et Frédéric II*, op. cit., p. 103 et 156.

1748, avant de sombrer encore, en 1753, et de renaître tant bien que mal par la suite. Au contact du prince héritier de Prusse, Voltaire a cru sincèrement que sa fonction de poète courtisan n'était plus « garante d'un ordre préexistant, mais créatrice d'un nouvel ordre », tout comme il avait voulu renouveler l'épopée et l'investir des « aspirations politiques et sociales du temps »²³³. Par un processus complexe d'« idéalisation », voire de « transfiguration », auquel Voltaire se livre naïvement, il entrevoit l'*Anti-Machiavel* comme le « catéchisme des rois » et la consécration philosophique de leurs réflexions conjuguées, mais le désaveu de Frédéric en dénonce brutalement l'illusion²³⁴. Le « libre jeu de la spéculation désintéressée » des deux hommes « mécontents l'un de l'autre et mécontents d'eux-mêmes » est troublé, et leur échange se solde par une « rupture morale », un « renversement des valeurs » et, somme toute, une « défaite des Lumières »²³⁵ dès que la *Realpolitik* entre en jeu.

À Voltaire, de toute évidence, il « manquait une soumission de principe, un renoncement à l'esprit critique, en un mot un certain sens du sacré envers les rois et la royauté »²³⁶. D'autre part, s'il répond aux camouflets de ses adversaires en pratiquant lui-même le talion, il s'expose à des ripostes plus impitoyables encore, et toutes ses lamentations de victime « immolée » sur l'« éponge avec du vinaigre » dont on l'a abreuvé et sur les « coulevres » qu'on lui a fait avaler²³⁷ après *Sémiramis*, se retournent alors sournoisement contre lui.

Certes, Frédéric avouait sans indulgence qu'il aimait la guerre et que le « fantôme [de] la gloire » le hantait²³⁸, mais Voltaire pourrait en dire tout autant. Frédéric lui reprochait d'ailleurs sa « muse guerrière » qui excellait autant à versifier des batailles avec panache qu'à « ferrailer » sans merci avec ses confrères écrivains²³⁹. Qui sait si Voltaire n'aurait pas dû écouter plus tôt l'avis salutaire de l'abbé de Saint-Pierre qui lui conseillait, en 1739, de fuir la « gloriole » pour « songe[r] à instruire les hommes » et à « marcher vers le sublime de la gloire²⁴⁰ » ? À sa nièce, il se plaindra, dès 1744, d'être enfermé à la cour dans un mode de vie bien contraire à son humeur et à sa philosophie²⁴¹. Au faite de la querelle avec Crébillon, en 1748-1749, même

233 *Ibid.*, p. 42. Voir aussi *La Henriade*, éd. cit., p. 141.

234 Ch. Mervaud, *Voltaire et Frédéric II*, op. cit., p. 52 et 31.

235 *Ibid.*, p. 158-159, 122 et 130.

236 *Ibid.*, p. 103. Voir aussi Marmontel, *Mémoires*, éd. cit., t. 1, p. 126.

237 Voltaire à d'Argental, 28 juin [1756] (D 6908) ; 11 mars [1752] (D 4828) ; Voltaire à Mme de Fontaine, [vers le 1^{er} février 1762] (D 10302).

238 Frédéric II à Voltaire, 23 décembre 1740 (D 2388).

239 Frédéric II à Voltaire, 16 avril 1741 (D 2464) ; 22 juillet 1741 (D 2517).

240 Abbé de Saint-Pierre à Voltaire, 2 octobre 1739 (D 2085).

241 « Je rougis d'être si philosophe en idée, et si pauvre homme en conduite » (Voltaire à Mme Denis, 2 [janvier 1746], D 3305). Voir aussi D 3015, 13 août [1744].

s'il reconnaît en plaisantant que ses velléités de gloire ne lui auront attiré que les « poisons [de] l'Envie », on sent bien qu'il est miné et qu'il cherche un second souffle²⁴². Sa réflexion aura du moins pour effet de lui permettre de mieux apprécier la précarité de sa situation et de conclure que Berlin, tout compte fait, restait son meilleur pis-aller.

Tout cela étant dit, il n'empêche que l'allégorie un peu empesée du *Temple de la Gloire* gardera des attraits certains pour Voltaire jusqu'à ses derniers jours. Ne commanda-t-il pas vers 1775 un grand tableau de Duplessis dans le goût suranné de l'Albane²⁴³, intitulé *Le Triomphe de Voltaire*, qui trônait jadis dans le salon du château de Ferney et sur lequel ni Mme de Genlis, ni Talleyrand ni Flaubert n'a jeté un œil flatteur²⁴⁴ ? La toile montre Melpomène escortant Voltaire, sa *Henriade* à la main, vers Apollon qui s'apprête à le couronner, tandis que Cléo vénère le buste de l'écrivain devant le temple de Mémoire et que les Furies fustigent ses ennemis. Si l'on pouvait soupçonner Voltaire d'accointances franc-maçonnnes²⁴⁵, on serait presque tenté de rapprocher *Le Temple de la Gloire* de *La Flûte enchantée* de Mozart et d'y deviner quelque parcours initiatique vers la consécration de sa propre gloire et la disqualification radicale de ses ennemis.

Lorsque Voltaire s'éteignit enfin le 30 mai 1778, qui sait s'il ne sourit pas au malicieux rendez-vous que lui fixait le hasard ? En effet, Jeanne d'Arc, sa chère « Pucelle », en périssant sur le bûcher, jour pour jour, en 1431, pour avoir défendu ses convictions au prix de sa vie, était devenue un emblème insigne de la France et s'était acquis une notoriété universelle, tandis que Frédéric, le vieux compère du philosophe, en accédant enfin au trône de Prusse, la même nuit, en 1740, volait à son tour vers la gloire²⁴⁶.

242 Voltaire à Hénault, 3 janvier [1749] (D 3838).

243 Voltaire possédait des tableaux du « peintre des Grâces » (Voltaire à Moussinot, 8 mars 1736, D 1031).

244 Mme de Genlis, *Les Souvenirs de Félicie*, Paris, Maradan, 1804, p. 198 ; *Extraits des mémoires du prince de Talleyrand-Périgord*, Paris, Leclère, 1838, p. 184. Sur Flaubert, voir *Voltaire et Henri IV*, catalogue de l'exposition de Pau, 27 avril-30 juillet 2001, p. 26. Le tableau est toujours à Ferney, mais accroché dans la chambre de Voltaire.

245 En 1744, Fréron avait publié une « Lettre à Madame de *** où l'on invitait plusieurs auteurs célèbres à entrer dans l'ordre des Francs-Maçons » (s.n., s.d., repris dans *Opuscules*, op. cit., t. 1, p. 87-106). Voltaire y était désigné comme « poète lauréat » et « chevalier archangélique » (p. 98). Voir Dainard 698, 25 mai 1744.

246 Je tiens à exprimer ma plus vive reconnaissance à M. Russell Goulbourne, éditeur du *Temple de la Gloire* à la Voltaire Foundation, qui a nourri ma réflexion et en a éclairé le sens tout au long de mon étude. Toute ma gratitude va également à Mmes Marie-Hélène Cotoni et Christiane Mervaud, ainsi qu'à M. Nicholas Cronk, pour leur écoute attentive et leurs judicieux conseils. Je remercie enfin MM. José-Michel Moureaux et Olivier Ferret, codirecteurs de la *Revue Voltaire*, de leur obligeant accueil et de leur précieux soutien.